SOMMAIRE

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (D[r] Gérard ENCAUSSE)
Réveillée en 1953 par le D[r] Philippe ENCAUSSE

Directeur : Michel **LEGER**
Rédacteur en Chef : **Yves-Fred BOISSET**



Monsieur PHILIPPE
1849-1905



Nouvelle Série (depuis 1953) — Trimestriel. - **35 F**
N° 3 de 1988 — **Juillet-Août-Septembre 1988**

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE TRADITIONNELLE

6, rue Jean Bouveri, 92100 BOULOGNE
FRANCE

- **Administrateur : Jacqueline ENCAUSSE**
  6, rue Jean-Bouveri - 92100 BOULOGNE
- **Rédacteur en chef adjoint : MARCUS**
- **Secrétaire de rédaction : Jacqueline ENCAUSSE**

Dépositaire général :
Ed. TRADITIONNELLES, 11, quai Saint-Michel, 75005 PARIS - Tél. 43 54 03 32

⁖

Les opinions émises dans les articles que publie L'INITIATION doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci. L'INITIATION ne répond pas des manuscrits communiqués. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.



Le Directeur : M. Michel LEGER, 2, allée La Bruyère, 78000 Versailles
Cert. d'inscr. à la Commission paritaire du papier de presse du 21-9-70 nº 50.554
Imp. Bosc Frères, Lyon - Dépôt légal nº 8393 - Octobre 1988

EDITORIAL

A PROPOS DE L'ANNÉE EUROPÉENNE DE L'ENVIRONNEMENT

La C.E.E. a pris l'an dernier l'heureuse initiative de faire de 1987 l'année de l'Environnement. L'heure est venue de faire le bilan de nos méditations sur ce sujet intimement lié à la Science écologique et à la Connaissance ésotérique.

On peut regretter que les nombreuses manifestations, séminaires et reportages sur le sujet, aussi intéressants puissent-ils avoir été, ne se soient jamais inscrits dans le courant traditionnel où l'on peut prendre conscience non seulement de l'absence de toute solution de continuité entre notre planète Terre et le Cosmos — ce qui est généralement bien entendu — mais aussi — ce qui l'est moins — entre le Cosmos et les Plans célestes et entre les Plans célestes et le Plan divin.

Pour tout chrétien éveillé, le Plan divin est la Source des Energies de conscience qui, par l'Incarnation du Verbe, a baptisé l'Homme, renouvelant en même temps le germe de Vie des trois règnes terrestres confiés à son gouvernement et renouant le lien qui risquait de se rompre avec les Puissances spirituelles qui l'accompagnent dans une commune Assomption.

Comme nous l'a rappelé en son temps Maître Philippe : le Christ est la Lumière des Hommes, comme l'Homme, grâce à Lui, est la Lumière de l'Animal, l'Animal la Lumière du Végétal et le Végétal la Lumière du Minéral.

Autre Instructeur du Monde, Saint Yves d'Alveydre avait déjà écrit : « Chaque étoile du ciel, chaque couleur de la nature, chaque son musical, chaque forme naturelle est une manifestation dans le monde visible d'une Puissance Créatrice du Plan du Verbe. Les Cieux visibles sont la manifestation du Ciel Invisible ».

Sans les ignorer, laissons aux scientifiques la recherche concernant l'origine et le champ des flux magnétiques et électriques qui nous environnent, leur mise en mouvement sous forme de courants fluidiques utilisés jadis par la Science Sacrée des Mystères pour des effets caloriques, lumineux, biologiques ou thérapeutiques, connus encore de nos jours par certaines réalisations expérimentales étonnantes ou par des guérisons spectaculaires considérées comme magiques et miraculeuses par les non-initiés.

Contentons-nous ici de ce que la Tradition Universelle élémentaire nous a appris sur les jours de la semaine, les planètes qui leur ont donné leurs noms il y a des milliers d'années, les métaux qu'on leur a toujours attribués — et que la Science vient de retrouver dans le cordon génétique (A.D.N.) commun à l'homme, à l'animal et au végétal —, les vibrations qui en émanent en couleurs et en sons, même non évidemment perçus, avec les forces immanentes concernant nos propres facultés comme le résume le tableau qui accompagne cet article.

Cela nous suffit pour prendre conscience, en vérité, de la part non visible mais efficiente de notre environnement et nous

FORCES ET FORMES D

Jours	Planètes tutélaires	Supports conducteurs	Régnants spirituels
Dimanche	Soleil	Or	Michaël
Lundi	Lune	Argent	Gabriel
Mardi	Mars	Fer	Samael
Mercredi	Mercure	Mercure	Raphaël
Jeudi	Jupiter	Etain	Sakiel
Vendredi	Vénus	Cuivre	Anael
Samedi	Saturne	Plomb	Cassiel Vel Caphriel

ouvrir aux données de la Science spirituelle sur les Hiérarchies Angéliques et Elémentales qui nous accompagnent quotidiennement dans nos pensées, nos sentiments et nos actions.

Notre vie peut dès lors prendre toute sa signification : nous sommes devenus Philosophe, c'est-à-dire Ami de la Sagesse et Artiste, c'est-à-dire Créateur, ce qui est la vocation fondamentale des humains.

Cette profonde prise de conscience de l'interdépendance universelle peut nous faire passer à un mode entièrement nouveau d'existence dans l'Unité de l'Amour. Nous y aborderons de plein champ des conceptions inédites sur la Nature et les propriétés du milieu dit Ether, originellement A-Ether, sémantiquement Océan de A, Océan des mondes, Océan des Energies d'Amour. Ainsi serons-nous lancés dans l'Aventure de l'Expansion de la Conscience où les choses sont à la dimension de l'Ame et où l'on peut commencer à entreprendre l'exploration de l'Esprit divin, origine de toutes choses.

MARCUS

)E NOTRE ENVIRONNEMENT

Vibrations émanées		Forces immanentes	Facultés concernées
en couleurs	en sons		
Orange	La	Expansion	Objectives
Blanc	Ré	Absorption	Subjectives
Rouge	Sol	Dynamisme	Combatives
Irisé	Do	Convertibilité	Adaptatives
Violet	Fa	Cohésion	Organisatrices
Bleu pâle	Si	Harmonie	Attractives
Noir	Mi	Concentration	Constructives

MOZART, LE DIVIN FRÈRE

par Henry BAC

Descendant d'une lignée d'artisans relieurs, Léopold Mozart, le père du compositeur de « la Flûte enchantée » rompit avec la Tradition familiale.

Excellent violoniste, compositeur apprécié, auteur d'une méthode pour débutants, il devint musicien du prince archevêque de Salzbourg. Marié en cette cité aux terrasses montagneuses, père d'une petite Marie-Anne douée pour la musique, son foyer s'agrandit le 27 janvier 1756 par la naissance d'un fils, Jean Chrysostome Wolfgang Amédée. Parents et amis choisirent, parmi ses quatre prénoms, celui de Wolfgang.

Impossible de parler d'un tel fils sans évoquer un prodige, un phénomène incroyable.

A trois ans, il trouve, sans aide, d'harmonieuses tierces au piano. Il imagine un concerto pour clavecin. Il s'essaye tout seul au violon.

A quatre ans, il écrit, non pas des lettres, mais des notes de musique, pour fixer, sur le papier, sa première composition.

Il entend un menuet. Aussitôt, il en invente une série d'autres.

Sans prendre de leçon, il sait si rapidement bien jouer du violon qu'il en devient virtuose.

Son père, dans la joie de cette précocité, devient pour lui un guide fort avisé et organise bientôt une brillante tournée à travers l'Europe. Toute la famille accompagne Wolfgang et Marie-Anne, Euterpe les unissant d'une parfaite affection.

Invité à la Cour de Vienne, le garçonnet Wolfgang vêtu d'un élégant habit lilas et doré, avance ébloui par de merveilleux parquets, si glissants, hélas, qu'il tombe par terre. Aussitôt relevé par une petite fille de son âge, il la regarde et lui déclare : « Comme vous êtes bonne ; dès que je serai grand, je vous épouserai ». Il venait de parler à Marie-Antoinette, future reine de France.

Paris accueille avec joie les deux enfants si doués. Les fêtes en leur honneur se succèdent. Les concerts des enfants Mozart se terminent par les plus chaleureux applaudissements. Wolfgang reçoit une tabatière en or, des plumes en argent : tous deux des bijoux variés.

Angleterre, Hollande, Allemagne, Suisse confirment l'éclatant succès de la tournée.

Wolfgang et Marie-Anne gardent un merveilleux souvenir de ce périple.

Ils reviennent à Salzbourg.

La famille Mozart s'en va ensuite à Vienne.

Le Docteur Mesmer, en sa demeure fastueuse y reçoit toute l'élite de la capitale autrichienne. Dans le grand jardin qui l'entoure, il a fait construire un théâtre en plein air. Il servira à la représentation

du premier opéra du tout jeune Wolfgang Mozart, intitulé « Bastien et Bastienne ». L'enfant prodige devient déjà célèbre.

Partout l'on applaudit le musicien si précoce. Wolfgang compose un nombre incroyable d'oratorios, de symphonies, de messes, de musiques d'orgue, de clavier, de chambre, de concertos, de sonates, de sérénades, de marches.

Il touche à tous les genres, marquant chacun de son incomparable génie. Sa fougue et sa souplesse demeurent surprenantes. L'élégance, la force et la grâce surgissent dans ses œuvres.

L'enfant qui autrefois jouait ses compositions musicales revêtu d'un splendide habit garni de galons d'or devient à vingt ans l'artiste inspiré qui travaille sans relâche et en toute liberté. Il trouve le moyen de parler à tous en utilisant le langage de quelques-uns.

On l'appelle le divin Mozart.

Combien lointain lui apparaît son service auprès du prince archevêque de Salzbourg qui le traita sans égards.

Il refuse les fonctions de maître de chapelle du roi de Prusse, malgré les importants avantages financiers dont il pourrait bénéficier.

Il veut garder son indépendance et voler de ses propres ailes.

En dépit du regret de son père et du chagrin de sa sœur Marie-Anne, il décide de partir à l'étranger, accompagné par sa mère.

Les difficultés commencent.

L'adolescent adulé a suscité bien des jalousies.

Il se rend inutilement à la Cour de l'Electeur de Bavière.

Une grande douleur le frappe : la mort de sa mère.

De retour en Autriche, il entend parler d'une nouvelle forme de pensée : la création en Europe de loges maçonniques, fréquentées par une élite.

Haydn, dont il apprécie le style et la grâce de ses compositions musicales, le Docteur Mesmer qui fit représenter son premier opéra, Goethe le grand écrivain, le marquis de La Fayette rencontré à Paris avant son départ comme général combattant pour l'indépendance des Américains, en font déjà partie.

Wolfgang n'hésite pas. En décembre 1784, il reçoit la lumière en la Respectable Loge « L'Espérance Couronnée » de Vienne. Il pénètre en un monde nouveau.

L'enthousiasme qu'il éprouve l'incite à engager son père à l'y rejoindre.

Fait peut-être unique : c'est le fils, Wolfgang, qui devient le présentateur du célèbre violoniste Léopold Mozart et assiste dans la loge à ses premiers pas d'apprenti.

Il se produit un événement curieux pour tous les connaisseurs en musique.

A partir de sa cérémonie d'admission en loge, Wolfgang n'écrira plus la même musique. Il ne songe plus aux menuets, aux sérénades, à « l'enlèvement au Sérail ». Il va composer durant sept ans jusqu'en 1791, année de sa mort, des œuvres destinées à la Franc-Maçonnerie ou inspirées par elle. Il en créera tellement que, dorénavant et encore à notre époque, la plupart des cérémonies maçonniques dans le monde entier disposent de colonnes d'harmonie où la musique mozartienne reste prépondérante.

Certaines de ses compositions profanes révèlent pour le mélomane une inspiration maçonnique : elle apparaît par l'utilisation du si bémol et de son relatif ut mineur, tonalités maçonniques incontestables.

Tous ceux à l'écoute de cette musique spéciale de Mozart, et qui en ont été véritablement bien pénétrés, déclarent l'émotion intense ressentie : éblouissement des mystiques, impression du passage dans un au-delà.

Seule exception à ces compositions depuis 1784, le Requiem écrit juste avant sa mort. Encore faut-il remarquer que les premières mesures de ce Requiem se trouvent confiées à des cors de basset, instruments spécialement utilisés lors de cérémonies maçonniques. Veut-il démontrer, avant son dernier souffle, l'unité de la spiritualité.

Actuellement on désigne par « clarinette alto » l'ancien « cor de basset ».

En mars 1791, couvert de dettes, Mozart reçoit la visite de Schikaneder, entrepreneur de spectacles, de mauvaise réputation. Il vient lui proposer de transformer un drame « Thamos », peu apprécié il y a dix-huit ans, en un opéra populaire. Mozart se met aussitôt à composer la musique. Ce fut « La Flûte Enchantée ».

Succès immense. Schikaneder gagne une fortune mais oublie de payer le compositeur qui, malade, ne fait pas valoir ses droits.

Cette « Flûte Enchantée », son dernier opéra, constitue son testament spirituel. De nombreux livres, répandus dans les milieux des mélomanes, décrivent la multitude des allusions maçonniques de l'auteur. Nous n'allons pas les commenter ici.

Ce pur chef-d'œuvre mérite d'être écouté religieusement comme le Parsifal de Wagner (qui a écrit dans « Ma Vie » (tome 1, page 162 - Plon Editeur) « J'avais dirigé un concert de la loge maçonnique »).

Pendant plus d'un siècle et demi, on ignora les activités maçonniques de Mozart. Il faut en accuser son épouse, Constance Weber. Elle dépensait sans compter l'argent gagné si difficilement par son mari. Elle ne sut accéder à son jardin secret. Elle ne le rendit pas heureux. Elle voulut faire croire qu'il mourut en odeur de sainteté en composant un Requiem. En réalité, le clergé viennois lui refusa une sépulture chrétienne.

En décembre 1791, abandonné de tous, Mozart, le divin, le plus fraternel des musiciens, quitta ce monde si ingrat envers lui.

Personne ne suivit son cercueil.

On l'enterra dans la fosse commune.

Henry BAC

UN HOMME DE DIEU : MONSIEUR PHILIPPE

par Jean PRIEUR

De tous les personnages dont j'ai parlé dans L'EUROPE DES MEDIUMS ET DES INITIES, il est certainement le plus étrange et le plus fascinant. Et pourtant, comme le Christ son Maître, il n'avait rien qui pût attirer les regards. Il avait l'air d'un brave bourgeois un peu bedonnant, avec des poches sous les yeux et une énorme moustache, quelque chose du militaire retraité. Alors qu'à Paris tant de gens se proclamaient sârs, archontes, patriarches et impérators, il ne changea pas de nom et ne voulut être que Monsieur Philippe. Alors que tous ces mystagogues et mystagogos se vêtaient, comme Péladan, d'oripeaux égypto-babyloniens, il s'habillait comme M. Tout-le-Monde. Alors qu'ils s'entouraient d'un rituel compliqué, de formules incantatoires, prononcées parmi les fumigations et les vapeurs d'encens, il ne connaissait que la prière. Alors qu'ils fondaient tous des Eglises, il demeura modestement dans la sienne. Alors que tous s'enorgueillissaient de vies précédentes illustres, Philippe, lui, disait qu'il avait été un simple pêcheur du lac de Tibériade.

Et pourtant, il aurait eu bien des motifs de s'enorgueillir ! Quelque temps avant sa naissance en 1849, sa mère, Marie Philippe, née Vachod, s'était rendue auprès du Curé d'Ars et celui-ci lui avait prédit : « Vous mettrez au monde un fils qui sera un être très élevé. »

Pour l'instant, Nizier Anthelme Philippe n'est qu'un petit paysan qui garde les moutons et les vaches dans les pâturages qui entourent Loisieux, village de Savoie. Ses pouvoirs se manifestent déjà : il se fait obéir par les animaux, par exemple, il trace autour des vaches un cercle qu'elles ne franchissent jamais, il guérit les maux de ses camarades, il tient des propos qui émerveillent et inquiètent le curé chargé de lui enseigner les rudiments et le catéchisme.

A l'âge de quatorze ans il quitta la Savoie devenue française et se rendit pieds nus à Lyon chez l'un de ses oncles qui l'employa comme garçon livreur. Le jeune homme fit ses études à l'Institution Sainte-Barbe puis à la Faculté de Médecine, où il prit quatre inscriptions d'officiat de santé. De novembre 1874 à juillet 1875, il travailla à l'Hôtel-Dieu, à la satisfaction de tous, jusqu'au jour où l'on apprit qu'il guérissait, alors qu'il n'avait pas encore obtenu ses diplômes. On lui refusa sa cinquième inscription sous prétexte qu'il faisait de la médecine occulte en véritable charlatan. On le mit à la porte, mais il avait trouvé sa voie : dès lors il serait guérisseur, uniquement guérisseur.

Un beau jour de 1877, on lui amène une jeune personne, fille d'un industriel lyonnais. On désespère de la sauver, Philippe la soigne, il la guérit. Elle le trouve séduisant, il la trouve jolie. Il la demande en mariage ; il n'a rien, elle a tout ; on la lui accorde. Elle lui apporte la richesse : sur les hauteurs de l'Arbresle le domaine de Collonges,

le Clos Landar, ainsi que plusieurs maisons en ville dont l'hôtel particulier sis au 35 de la rue Tête d'Or. C'est là que le thérapeute donnera ses consultations, c'est là qu'il effectuera des guérisons spectaculaires.

***

C'est par l'entremise de sa fiancée Mathilde que Papus fit la connaissance de Philippe. Cette jeune veuve, dont la mère habitait Lyon, avait vu le thérapeute à l'œuvre et elle voulait entraîner Gérard dans son admiration. Mais justement cette ferveur lui semblait bizarre, il soupçonnait le « mage lyonnais » d'agir sur Mathilde à distance. Il décida de contre-attaquer sur le plan occulte.

« Mathilde Theuriet, ma fiancée, ayant fait la connaissance de Monsieur Philippe à Lyon, fut bouleversée par les guérisons extraordinaires auxquelles elle avait assisté. Elle me pressait d'aller lui rendre visite. Mais moi-même, méfiant, et occultiste expérimenté, je flairais la machination et résolus de briser le maléfice ».

« Je m'enfermai dans le cabinet magique que j'avais installé dans une mansarde parisienne proche de la gare de l'Est et préparai une série d'incantations ».

« Je baptise du nom du Maître *à la bohémienne* un morceau de bois et m'apprête à le briser avec un sabre. Je lève un bras vigoureux, mais avant d'avoir pu l'abaisser, le sabre m'est violemment arraché des mains par une force inconnue ».

« C'est de ce jour que je reconnus Philippe pour mon maître ».

***

De même que Louis-Claude de Saint-Martin avait subi l'influence christique de Swedenborg, Papus poursuivit son évolution spirituelle sous l'influence de Philippe de Lyon. C'est Monsieur Philippe qui lui fit comprendre que le véritable ésotérisme procède du Christ et doit aboutir à lui. Il devint bientôt son maître spirituel comme Saint-Yves d'Alveydre avait été son maître intellectuel... et il le conduisit beaucoup plus loin, beaucoup plus haut.

Papus écrivait à Philippe en 1904 « Vous m'avez fait connaître et aimer le Christ. De cela je vous suis éternellement reconnaissant et je n'ai pu m'empêcher de prononcer le nom de l'Ami en parlant du Grand Berger. Si j'ai fait appel ainsi à votre autorité, c'est que depuis plusieurs années, et en ce moment encore, nous nous battons contre un mouvement anti-chrétien très solidement organisé ».

Entre Papus et Philippe, de seize ans son aîné, s'établit une durable amitié, le premier fit souvent le voyage de Lyon où il fut témoin de nombreuses guérisons :

« Arrive une maman dont l'extérieur dénote une certaine aisance. Son enfant, une petite fille de dix mois, est atteinte d'une bronchite tuberculeuse compliquée de tuberculose intestinale. Le médecin de la famille vient, en consultation avec un professeur, de déclarer l'enfant irrémédiablement perdue ».

— Madame, dit Philippe, vous n'êtes pas assez riche pour nous payer. Vous pouvez avoir de la richesse matérielle, mais vous dites tant de mal des uns et des autres, et vous avez si peu partagé votre

avoir avec les pauvres, que vous n'avez que bien peu de cette monnaie d'épreuves, de souffrance et de dévouement, la seule que le Ciel connaisse, la seule que, dans son insigne faveur, il nous ait autorisé, bien que nous en soyons indigne, à escompter. La monnaie de César n'a pas cours ici, seule la monnaie du Christ y est respectée. Et cependant vous venez à nous pour que le Ciel guérisse votre enfant ?

On devine la réponse de la mère.

— Eh bien ! nous allons demander aux personnes ici présentes de se cotiser pour guérir votre enfant. Mesdames, Messieurs, voulez-vous que cette enfant soit guérie ?

Voix unanimes : Oui !

— Alors, promettez-moi tous de pas dire de mal de votre prochain hors de sa présence pendant trois jours. Est-ce promis ?

— Oui, Monsieur Philippe !

— Madame, me promettez-vous, et faites attention que la vie de votre enfant en dépend, de ne plus calomnier vos amis ?

— Oh ! je le promets de tout mon cœur et pour toujours.

— Je vous demande seulement trois mois d'efforts. Allez, votre enfant est guérie.

« Nous avons pu constater, ajoute Papus, le maintien intégral de la guérison. Cet exemple montrera la vérité de cette parole : Enrichissez-vous ! Il suffit simplement de savoir de quelle richesse il s'agit ».

⁂

Un beau jour de 1889, un jeune Alsacien, Alfred Haehl lisait dans *L'Initiation* un article de Papus intitulé *Le Père des Pauvres*. Il y était question de Philippe, de ses guérisons tant mentales que physiques, mais il n'était pas nommé.

Haehl eut le désir de rencontrer au plus tôt cet homme extraordinaire. Il demande un passeport aux autorités allemandes, prend le train Strasbourg-Paris et surgit à la rédaction de la revue. Papus le reçoit avec sa cordialité habituelle et l'héberge chez lui pour lui parler plus à loisir du thérapeute qui l'a, lui aussi, conquis. Pour mener l'affaire à bonne fin, il l'emmène à Lyon et le présente à Philippe qui s'écrie, comme s'il le connaissait depuis toujours :

— Ah ! te voilà ! Il était temps que tu viennes. J'ai du travail pour toi.

Et Alfred Haehl est embauché sur le champ. A deux heures de l'après-midi, les trois hommes arrivent au 35 de la rue Tête d'Or. La grande salle du premier est déjà pleine de monde. Le maître s'adresse à une vieille femme : Ton chat va-t-il mieux ?

— Oui, répond-elle, et je suis venue vous remercier.

Alors Philippe se tourne vers les autres personnes :

— Hier au soir, à 10 heures, cette dame a prié en secret pour son chat malade, et il a été guéri.

Le jeune Haehl découvre avec émerveillement que le Maître étend aux animaux sa sollicitude.

Un soir qu'il rentrait avec Mlle Berthe, l'infirmière avec laquelle il avait visité les malades, il se passa quelque chose d'étrange sur la place des Terreaux. En l'apercevant, un cheval attelé se mit à trembler de tous ses membres et à se cabrer. Le cocher n'arrivait plus à maîtriser l'animal en proie à la plus grande agitation. Philippe s'approcha de lui, lui prit la tête en prononçant ces paroles mystérieuses :

— Tu souffres, mon pauvre petit, prends patience ! Je sais que tu n'es pas à ta place, mais ne te tourmente pas : j'arrangerai cela.

Le cheval se calma, gémit doucement et Philippe ajouta :

— Tu m'as reconnu, toi ; mais les hommes ne me reconnaissent pas.

Puis il se tourna vers l'infirmière :

— Voyez-vous, Berthe, il faut beaucoup parler aux animaux ; ils comprennent tout.

« L'homme est la lumière de l'animal », avait-il accoutumé de dire. La proposition est vraie si l'homme est quelqu'un comme lui. Malheureusement la lumière en question est la plupart du temps occultée, même chez ceux qui se disent sipirituels.

« N'enfouissez pas les richesses dans des coffres, mais servez-vous-en pour faire vivre des hommes, des enfants... ou,si vous ne pouvez pas, des animaux, chiens, chats, oiseaux. Heureux les débonnaires ! »

« Il faut être bon envers les animaux, continue Philippe, et envers les plantes. Celui qui n'a jamais fait de mal à un animal, qui ne détruit ou blesse jamais un végétal sans une cause vraiment sérieuse, est protégé à son tour par les animaux ou les végétaux ».

Avant de procéder aux soins, Philippe invitait l'assemblée à se recueillir, à prier, à demander au Ciel la guérison. Il n'attachait qu'une importance secondaire à la technique du magnétisme curatif, notamment aux passes. « Pour traiter par le magnétisme ordinaire, il faut être très fort ; au contraire, pour pratiquer notre magnétisme, il faut être très faible, c'est-à-dire charitable et humble de cœur. »

Philippe ne connaissait du magnétisme que la prière suivante : « Notre Père, gloire à Vous, ayez pitié de nous ! que votre divine volonté soit faite ! Je désire agir sur tel organe ». Il obtenait la guérison en faisant promettre quelque chose au malade et en lui donnant l'absolution complète.

Alfred Haehl a eu entre les mains un dossier contenant 68 attestations de guérisons échelonnées entre mars 1869 et septembre 1871. Il ressort de ces documents établis sur papier timbré avec souvent une légalisation du maire que les malades qui donnent leurs nom et adresse ont été guéris sans attouchements, sans remèdes, soit au cours de séances, soit même à distance.

Certains auditeurs prenaient des notes, ou bien, rentrés chez eux, écrivaient ce qu'ils avaient retenu. Alfred Haehl en fit autant et c'est grâce à lui, et à d'autres, que l'on a conservé ces Fioretti.

Philippe Encausse les a classés par thèmes. En voici quelques exemples :

L'âme et l'esprit

J'appellerai plutôt *esprit* ce qui est au-dessus et *âme* ce qui est intermédiaire. Il faut comprendre ce qui est intermédiaire entre l'esprit et le corps physique ; c'est-à-dire le corps subtil.

Les âmes ont été créées toutes en même temps, mais elles ne sont pas descendues en même temps.

Le suicide

Celui qui se suicide pour mettre fin à ses malheurs se trompe, car il lui faudra revenir, expier sa faute, remplacer le temps abrégé. Mais il ne faut pas lui jeter la pierre, ce serait une lâcheté. Celui qui le ferait pourrait bien se donner la mort lui-même. Si l'on pousse quelqu'un au suicide en lui faisant de gros ennuis, on passera par la même peine.

Le célibat

Quand on est au bout du chemin, on n'a plus besoin de se marier. Voilà ce qui explique le célibat consenti de tant de penseurs et de maîtres.

La pluralité des mondes

L'Homme a été créé sur la terre et sur bien d'autres terres. Car il ne faut pas croire qu'il n'y en a qu'une ; de même il y a plusieurs ciels, et cela depuis la création.

La réincarnation

Je ne sais si vous croyez à la réincarnation ; vous êtes libres d'y croire ou non. Ce que je sais, c'est que je me souviens d'avoir existé, d'être reparti et revenu, et que je sais que je repartirai. Mais y a-t-il rien qui montre davantage la justice de Dieu que ce temps qu'Il nous laisse pour racheter nos fautes ?

Par la pluralité des existences, Dieu nous donne le temps de devenir meilleurs.

On n'est pas obligé de croire à la réincarnation. Tout ce que je sais, c'est que je me souviens de longtemps, bien longtemps...

On ne connaît pas ses existences antérieures parce qu'on saurait que tel ennui, telle maladie, tel accident doivent nous arriver. Alors on ferait tout pour les éviter et cela à notre détriment.

Tout ce que l'âme a acquis de lumière dans une incarnation, elle le conserve à l'incarnation suivante. Il n'y a que l'erreur, les fausses opinions qui disparaissent car la vérité est le pain de l'âme.

Quelques-uns reviennent par leur volonté et d'autres y sont poussés. Ceux qui reviennent de leur propre volonté ne sont pas les enfants de la chair, mais les enfants de Dieu. C'est par la volonté de Dieu qu'ils reviennent. Ceux qui le croient, et qui le croient profondément, sont des enfants de Dieu.

La Nature accorde souvent à des êtres des qualités exceptionnelles indépendamment de toute étude et de tout travail. Mais ces qualités sont limitées. Ainsi personne ne peut connaître la vie des nombres pour déchiffrer grâce à cela les secrets de la vie universelle. Wronski était un de ces privilégiés. La machine qu'il a voulu construire ne pouvait lui obéir, car ici bas aucun corps n'est assez parfait pour transmettre à l'homme l'inscription des lois spirituelles.

La calomnie

Je suis le chien du Bon Berger. Celui qui dit du mal de moi sans me connaître sera puni. Celui qui en dit en me connaissant offense Celui qui est souvent avec moi. Car que diriez-vous d'une personne qui ferait bon semblant à une autre et qui donnerait un coup de pied à son chien ? Que penserait le Maître de ce chien ? Savez-vous pourquoi mon esprit peut s'étendre ainsi simultanément partout, simplement parce que je suis le chien du Berger et que j'ai le droit de me promener sur toutes les terres du propriétaire.

⁂

Le dialogue s'engageait régulièrement entre Philippe et l'assemblée. Un jour, un des assistants lui posa cette question :

— Pourquoi vous donnez-vous la peine de dire et de faire tant de choses si belles pour quelques auditeurs si médiocres ?

Il eut droit à cette réponse étonnante :

— Tout ce qui se dit et se fait ici se répercute dans tout l'univers.

Il y avait parfois des opposants. C'est ainsi qu'à la fin d'une séance un homme s'exclama :

— Il faut être complètement idiot pour croire à toutes ces bêtises.

Philippe qui passait près de lui, le regarda au fond des yeux et lui dit :

— Accompagne-moi donc dans la pièce à côté.

L'homme s'attendait à de violents reproches, mais Philippe lui posa simplement une question :

— Pourquoi as-tu étranglé cette femme ?

L'assassin était anéanti.

⁂

Philippe pratiquait le pardon des offenses. En août 1898, il fut, une fois de plus, condamné pour exercice illégal de la médecine. Peu de temps après, le procureur qui avait prononcé le jugement vint le trouver.

— Monsieur Philippe, j'ai été dur pour vous, je vous ai fait condamner. Cela ne m'a pas porté chance. A mon tour, je suis frappé : mon fils est atteint par le croup. Je vous en supplie, venez le guérir ! Vous seul le pouvez.

— Rentrez chez vous. Votre fils est guéri !

Il l'était en effet.

Philippe déclara à ses proches : « J'ai été inculpé, c'est très vrai ; j'ai été bien insulté, mais j'ai la grande satisfaction d'avoir toujours rendu le bien pour le mal ».

Philippe pratiquait l'assistance aux personnes en fin de vie. Le voici au chevet d'un jeune homme prénommé Fier qu'il avait, un an auparavant, guéri d'un goitre. Autour du mourant, sa mère, une amie, et Félicie, la servante du Maître.

— Fier, regarde ! Vois-tu ce que je te montre ?

— Oui, Monsieur Philippe, oh que c'est beau ! que c'est beau !

— C'est beau, en effet, c'est là que tu vas. C'est là que tu vivras désormais. N'oublie pas, quand tu seras là-bas, ceux que tu laisses ici. N'oublie pas ta mère ! Et maintenant, il est temps, Fier, rends-moi ton âme !

Fier expira sur un sommet d'apaisement et de bonheur. Quelle chance d'avoir eu un tel ami à son lit de mort !

Philippe pratiquait l'entretien télépathique. A l'exposition de 1900, à Paris, on avait reconstitué un village arabe et un certain Bou Amama en était le marabout. Papus lui rendit visite et lui parla longuement de Philippe. Bou Amama, intéressé, exprima le désir de faire sa connaissance.

Sur la voie du retour, il s'arrêta à Lyon, et Alfred Haehl fut chargé de s'occuper de lui et de le piloter. Il le conduisit à l'assemblée de la Tête d'Or, mais vu l'affluence Bou Amama n'eut pas l'occasion de questionner Philippe.

Après la séance, Haehl et le vieil Arabe allèrent s'asseoir sur un banc dans la cour où Philippe les rejoignit. Une conversation assez banale s'engagea, puis brusquement il les quitta.

Haehl déçu, irrité, dit au marabout :

— Pourquoi n'avez-vous pas posé au Maître les questions dont vous désiriez l'entretenir ?

Bou Amama lui fit cette déclaration stupéfiante :

— Je lui ai tout dit et il m'a répondu sur tout. Je suis très satisfait.

— Que pensez-vous de lui ?

— Il est grand, il est très grand, il est le plus grand.

A quelque temps de là, Philippe donna à son tour son explication : « Il faut s'aimer beaucoup pour pouvoir se taire. Plus les âmes s'aiment, plus leur langage est court ».

⁂

Au cours d'une de ses conférences en Russie, Papus avait parlé, sans le nommer, de son Maître spirituel. Il révéla sur lui des faits si admirables que l'aristocratie russe voulut le connaître. Un martiniste révéla son identité et deux dames de la Cour, puis le grand-duc Vladimir, se rendirent à Lyon pour le consulter. Ils en furent si enchantés que, de retour en Russie, le grand-duc l'invita officielle-

ment. Le départ eut lieu le 29 décembre 1900, et il resta environ deux mois.

A leur tour, les souverains voulurent connaître cet homme dont on leur disait tant de bien. A l'occasion de leur second voyage en France, ils lui firent savoir par l'intermédiaire de la grande-duchesse Militza qu'ils aimeraient s'entretenir avec lui.

Le policier de l'Okhrana, pendant tsariste de la guépéou soviétique, chargé de prendre contact avec Philippe, le décrivit ainsi à Maurice Paléologue, notre ambassadeur : « Je vis entrer un gros bonhomme, avec une grosse moustache, habillé de noir, l'air modeste et sérieux, l'air d'un instituteur endimanché, son costume était aussi ordinaire que possible, mais d'une impeccable propreté. Il n'y avait de remarquable en lui que ses yeux : deux yeux bleus, à demi-cachés par de lourdes paupières, mais qui avaient par instants un éclat et une douceur étrange ».

La présentation de Philippe eut lieu le 20 septembre 1901, à Compiègne par l'intermédiaire de la grande-duchesse Militza, épouse du grand-duc Pierre, et de sa sœur la princesse Anastasia Romanovska, qui devait par la suite épouser le grand-duc Nicolas.

Leurs Majestés furent enchantées de ce premier contact et demandèrent à Philippe de revenir en Russie ; une maison lui serait réservée à Tsarskoïe Sélo.

⁂

Voici Monsieur Philippe, devenu cinq ans avant Raspoutine, le confident du couple impérial et le maître occulte de toutes les Russies : désormais le Tsar ne prend aucune décision importante sans l'avoir consulté. La police russe et l'Eglise orthodoxe accusent le Français d'assurer sa puissance par des pratiques de magie ; un journal d'opposition, prudemment établi à Stuttgart, s'indigne : « Que penser d'un régime qui confie sans contrôle les destinées de la Russie au premier charlatan venu ! »

Charlatan ! cette insulte n'était pas nouvelle pour lui. Il l'avait déjà entendue à Lyon quand on lui refusa sa cinquième inscription à la Faculté de Médecine en lui interdisant l'entrée des services hospitaliers : « Ce charlatan fait de la médecine occulte ! » On sait depuis Molière qu'il vaut mieux mourir selon les règles établies par la Faculté que de guérir en les violant.

Charlatan, il dut l'entendre une troisième fois lorsque le grand-duc demanda de la part du Tsar au président Loubet de décerner à Philippe le diplôme de docteur en médecine. Très embarrassé, le Président consulta M. Delcassé, son ministre des Affaires étrangères, qui, tout aussi embarrassé, transmit la demande au Ministre de l'Instruction Publique qui opposa un veto scandalisé : « Pas question d'honorer ce charlatan ! »

— Très bien, dit le Tsar, c'est nous qui lui décernerons le diplôme qu'il mérite.

Et il nomma Philippe médecin de l'armée russe et conseiller d'Etat avec le grade de général. Il eut même le droit d'en porter l'uniforme.

⁂

Les accusations pleuvaient sur le Thaumaturge, mais elles ne pouvaient ébranler Nicolas II, qui avait reconnu en lui un homme de Dieu. Bien au contraire, ces médisances renforçaient son amitié pour un être dont il admirait le complet désintéressement.

« Nicolas II, écrit Papus, redoubla d'estime pour cet homme qui ne lui demandait rien. Au palais Peterhof les personnages de la Cour, ne pouvant interroger le Tsar sur ce qu'il avait dit à Philippe, le demandaient à Philippe lui-même, qui s'abstenait de leur répondre. »

« Dès lors, cet homme devint suspect et, avec lui, ceux qui le fréquentaient. Comme j'étais de ces derniers, on nous signala tous les deux à une certaine police ; elle ne put rien apprendre de bien intéressant, elle imagina que nous devions être, Philippe et moi, deux mauvais génies qui avaient pris de l'ascendant sur l'esprit du Tsar en faisant parler les morts. »

En réalité, Philippe était opposé à toute pratique spirite.

Le chef de la police, l'Eglise orthodoxe, la Cour, et même la diplomatie française, également jaloux pour des raisons diverses, voyaient du plus mauvais œil la confiance et l'amitié que les souverains témoignaient à Monsieur Philippe. Tout ce beau monde l'accusait d'exercer une influence maléfique sur le couple impérial et finit par obtenir son renvoi. Ce départ fut un crève-cœur pour Alexandra Feodorovna qui éprouvait pour lui une véritable vénération. Elle retomba dans sa tristesse et sa neurasthénie. Décidément, la malveillance et la calomnie étaient plus fortes que ses prières.

⁂

A son retour de Sainte Russie, Philippe savait-il qu'il s'avançait vers son calvaire ? Sans tarder il reprit les séances de guérison de la rue Tête d'Or. Les malades, qui avaient cruellement ressenti son absence, affluèrent de nouveau, et la grâce, elle aussi, afflua. Comme le Christ, Philippe demandait au malade, non pas une participation financière, mais une participation morale, qui se résumait en cette parole adressée à la femme adultère : « Va, et ne pèche plus. » Or, les péchés de ces ouvriers et de ces petits bourgeois ce n'étaient ni le vol, ni la luxure, ni l'assassinat, mais la médisance. Il est bien connu que la méchanceté des âmes chrétiennes, n'osant se traduire par des actes physiques, qui comportent des risques, se rattrape sur la calomnie, ce crime sans preuves, ce crime parfait.

Il ressentait de plus en plus une grande lassitude à la fois corporelle et mentale. Se souvenant que son Maître avait dit : « Venez à l'écart et prenez un peu de repos », il s'accordait quelque détente et se rendait dans un village voisin où il exerçait les fonctions inattendues et tout à fait honoraires de capitaine des pompiers.

Il avait oublié qu'il était général russe, mais la police, elle, ne l'oubliait pas. Elle le soupçonnait d'avoir gardé des contacts avec la Cour de Russie et le faisait constamment surveiller. Il est sûr qu'il poursuivait quelques relations épistolaires avec les grands-ducs et les grandes-duchesses qui l'avaient fait venir et même avec les souverains qui lui gardaient leur amitié. Les uns et les autres lui demandaient des conseils, des prières, des guérisons à distance, et quelquefois lui annonçaient leur prochain passage à Lyon. En réalité, tout cela était bien innocent.

Même sa correspondance avec Papus, qui, lui aussi, conservait des contacts avec la Russie, était sous contrôle de la Police. Pour la dépister, Papus et lui avaient établi le code suivant en intervertissant les sexes, ce qui devait provoquer pour les censeurs les quiproquos les plus vaudevillesques :

S.M. Nicolas II : Olga ; l'impératrice : Michel ; grand-duc Pierre : Justine ; grand-duc Nicolas : Marie ; grande-duchesse Militza : Edouard ; grande-duchesse Stana : Jacques ; Monsieur Philippe : Bon Ami, ou tout simplement la lettre grecque Phi.

Stana était le nom familier de la princesse Anastasie de Montenegro, mariée au duc de Leuchtenberg. Militza, sa sœur, était l'épouse du grand-duc Pierre. C'étaient elles qui avaient recommandé Monsieur Philippe au couple impérial et préparé l'entrevue de Compiègne.

Quelques années plus tard, les filles du roi de Montenegro, plus que jamais passionnnées d'occultisme, s'enflammaient pour Raspoutine qui manifesta ses dons de guérisseur en faveur de Stana. C'est elle qui par reconnaissance lui ouvrit les portes du palais impérial.

Malgré son admiration pour le moujik, Stana demeurait fidèle à Philippe. Quand elle venait à Lyon, c'est chez lui qu'elle descendait avec son époux et son fils ; la jambe de ce dernier nécessitait des soins.

Philippe avait bien d'autres relations illustres : Edouard VII qui le rencontra alors qu'il n'était encore que prince de Galles et qui l'invita en Angleterre, le bey de Tunis auprès duquel il se rendit en 1881, l'empereur d'Autriche, le roi d'Italie.

S'il ne fit pas le voyage de Constantinople, il manifesta à distance ses dons en faveur du sultan de Turquie : « Mon cher docteur et ami, écrivait-il à Papus, qui l'avait prié d'intervenir psychiquement en faveur de ce prince, j'ai demandé une protection pour le Sultan de Turquie. Il y a beaucoup à faire ; la situation est très tendue et grave, car ce pays descend et est appelé à beaucoup descendre. »

Mais la plus compromettante de ces amitiés royales était celle du Kaiser, étant donné nos relations tendues avec l'Allemagne d'alors. Un rapport de police du 27 janvier 1903 nous restitue les paroles mêmes de Philippe : " On s'étonne de mes relations, mais plus fort que cela, venez, je vais vous montrer que je serai reçu bientôt par Guillaume II. " A ce moment-là, Philippe tire de son portefeuille une lettre. « L'enveloppe est blanche, très coquette, elle porte d'un côté quelques mots et à l'envers un gros cachet de cire noire sur lequel se détache l'aigle impérial. Il en tire un papier et me montre la signature. »

« Comme je lui faisais observer qu'il n'avait pas reçu cette lettre par la poste, qu'elle n'était pas timbrée, il me répondit : " Ah, non ! elle aurait été arrêtée, je l'ai reçue par un gros négociant de Lyon qui fait beaucoup d'affaires en Allemagne et qui est ami intime de Guillaume II. Eh bien, cette lettre m'invite à passer à Berlin et j'irai. Oh, allez ! ce n'est pas pour trahir, j'aime trop mon pays. Et si un jour la guerre était déclarée entre la France et la Russie, je n'irais pas me battre dans le rang des Russes, je resterais dans mon pays ; mais s'il me fallait trouer la peau des Russes, eh bien non, je demanderais à faire autre chose, je servirais ma patrie en soignant les blessés. " »

Il s'était établi entre Philippe et ses persécuteurs une curieuse

relation où le sympathie s'était infiltrée. Les policiers ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa bonté, son désintéressement, ses miracles, et lui ne pouvait s'empêcher de leur confier comme à des amis sa profonde lassitude.

« Je suis immédiatement reçu, écrit un policier dans son rapport. Philippe qui, sans doute, avait un pénible besoin de se décharger la conscience, se mit à me faire des confidences. Il me raconta sa vie. " Un long chapelet d'ennuis ", me dit-il.

" Depuis 30 ans je suis en butte à toutes les tracasseries, à toutes les méchancetés possibles, et j'ai décidé d'en finir. "

Le policier est assez psychologue pour ne pas prendre à la lettre ce *j'ai décidé d'en finir :*

« A mon humble avis, il est homme, non pas à se suicider, mais à disparaître dans un moment d'ennui, à tout abandonner, famille, patrie, fortune, tout en un mot. »

Et c'est ainsi qu'on apprend que Philippe avait songé un moment à vendre sa propriété de l'Arbresle et à s'établir en un lieu où il ne serait pas connu.

Il y avait donc autour de lui deux sortes de policiers : ceux qui se présentaient comme tels, qui parlaient avec lui, et ceux qui se glissaient de façon anonyme dans le flot des malades. Philippe les reconnaissait tout de suite :

— Ah ! te voilà, gredin ! dit-il un jour à l'un d'eux. Tiens ! assieds-toi ici !

Le gredin consigna le propos dans son rapport du 15 janvier 1903.

Les rapports de police sont des documents extrêmement précieux. Dans leur objectivité, ils sont finalement plus convaincants que les pages écrites par des disciples que l'on peut toujours accuser de crédulité, d'exagération, de tendance à la légende dorée. On doit être reconnaissant à ceux qui les ont rédigés avec candeur et exactitude ; on apprend aussi quantité de faits émouvants... ou pittoresques, qui sans eux n'auraient pas laissé de traces. Voici par exemple la guérison d'une vieille baronne :

« J'ai vu encore deux cas surprenants, poursuit le « gredin » : celui d'un homme âgé venant de Montpellier atteint d'une ankylose de la hanche, parti complètement guéri et ne ressentant aucune gêne, ni douleur ; et le cas d'une vieille baronne qui depuis trois ans marchait avec des béquilles. Philippe l'a fait marcher au pas, au trot, au petit galop, et lui a dit d'envelopper ses béquilles dans des journaux et de les porter à Fourvière en ex-voto dès demain, car a-t-il ajouté : « Ce n'est pas moi qui t'ai guérie, car je ne suis qu'un pécheur, je vaux moins que toi et tu ne vaux déjà pas cher. Celle qui t'a guérie, c'est la mère du Christ en qui tu as toujours eu confiance. »

Ah ! si nous avions, en plus des évangiles, des rapports de police concernant le Christ...

Quelquefois Philippe faisait fuir ses persécuteurs en leur infligeant de soudaines et irrépressibles coliques. Un jour, un agent de police envoyé par le commissaire sonne au 4, boulevard du Nord où Philippe fut installé quelque temps. C'est le Maître qui ouvre :

— Que désirez-vous ?

— Monsieur Philippe, je viens pour enquête...

— Encore ! mais vous ne me laisserez donc jamais tranquille ! C'est bon.. entrez !

Au même instant, le visiteur indésirable fut pris d'une envie tellement impérieuse qu'il dut s'enfuir dans le terrain vague situé de l'autre côté de la rue.

Le cas se reproduisit pour les autres policiers que le commissaire envoya les jours suivants. Finalement aucun d'eux ne voulut enquêter chez ce personnage redoutable qui produisait de telles débâcles dans leurs entrailles.

Les incidents humoristiques ne manquaient pas dans la salle de la rue Tête d'Or. Un jour de grande affluence, Philippe avait fermé à clé la porte du fond pour empêcher d'autres personnes d'entrer. Soudain un paysan se lève, traverse la nombreuse assemblée, et secoue violemment la fameuse porte.

— Hé là, tu veux donc démolir la maison ?

— Non, notre Maître, mais il faut que j'aille au petit coin. C'est très urgent !

— Dans ce cas tu n'as qu'à t'adresser directement à la porte et lui dire : « Ouvre-toi ! »

Le brave homme obéit avec une foi tout évangélique... et la porte fermée à clé s'ouvrit. Le vestibule et l'escalier étaient absolument vides.

Conférenciers, professeurs, prédicateurs, savent combien les bavardages à l'extérieur de la salle de réunion sont exaspérants. Cela se produisait rue Tête d'Or et troublait les séances. D'où ces deux notes adressées à la vieille fille au grand cœur chargée par le Maître de maintenir l'ordre :

« Mlle Félicie, ne pas laisser les bavardes dans la cour, ni pendant, ni après la séance. »

« Mlle Félicie, je tiens essentiellement à ce que vous ne laissiez dans la cour aucune bavarde, ni aucun mendiant. Je ne veux pas de femmes réunies pendant la séance. Donnez-leur de l'argent et qu'elles partent tout de suite. Je vous le réitère : pas de bavardes. »

Dans un troisième billet, il ne s'en prend plus aux bavardes, mais chose étonnante, il se décommande : « Mlle Félicie, encore aujourd'hui je ne serai pas à la séance. Faites comme vous pourrez. Je demanderai à M. le Curé des indulgences pour vous. »

Pour quelles raisons s'absente-t-il ainsi ? Elles doivent être bien impérieuses, pour qu'il délaisse ses malades. La réponse se trouve dans une autre lettre adressée à Mlle Célicat :

« J'ai un peu de fatigue aujourd'hui et je suis très disposé à faire l'école buissonnière, si vous êtes assez mignonne pour me donner cette permission. Dites-le à Mme Rubinos et demain matin séance à la Philippe. »

Philippe Encausse a conservé les originaux de ces quatre billets griffonnés par le Maître à la hâte. Le dernier adressé à Mlle Célicat

fait une nette allusion à l'épuisement ressenti par tout guérisseur authentique, car il donne de sa force et de sa vitalité. L'école buissonnière, à laquelle il se résigne, est destinée à récupérer de l'énergie.

Le thérapeute est comme un accumulateur qui doit se recharger de temps à autre. S'il ne le fait pas, il risque sa santé et même sa vie. C'est ce qui arriva au guérisseur genevois, Albert Pauchard, qui mourut prématurément victime de son altruisme. Le thérapeute puise dans son dynamisme personnel ; le Christ ne faisait pas exception, c'est saint Luc qui nous l'apprend en son chapitre VIII.

⁂

Tout en guérissant infirmes et malades, Philippe leur dispensait un véritable enseignement. Lui-même n'a rien écrit, mais ses propos étaient recueillis au fur et à mesure par ses disciples : Jean et Louise Chapas, Alfred Haehl, Marie Knapp, Paul Sédir, ainsi que par ses proches : sa fille Victoire, son gendre Emmanuel Lalande et Marie, la seconde épouse de ce dernier. C'est grâce à leurs témoignages qu'il m'a été possible de reconstituer les scènes suivantes.

Philippe s'adresse à brûle-pourpoint à un homme :

— Avez-vous peur de mourir ?

— Non, Monsieur Philippe !

— En effet, tous dans la salle ont cette résignation. Pourquoi craindre la mort ? Ce n'est qu'une transformation, et quelquefois ce corps qui, à l'agonie, semble souffrir, c'est simplement une contraction de la matière qui demande à boire ou à manger. Pourquoi craindre toujours ? N'avez-vous pas remarqué que, dans toutes vos tribulations, il vous arrivait du secours, soit pour les peines, soit pour la santé ? Est-ce que Celui qui nous a mis sur la terre ne sait pas ce qu'il nous faut ? N'est-il pas dit, et cela pour les fardeaux qui vous semblent trop lourds : « Tout ce que vous demanderez en mon nom vous sera accordé ? »

Avec une grande modestie, Philippe s'effaçait toujours derrière son Maître et reconnaissait qu'il n'était qu'un canal. Quand un malade s'écriait : « Merci de m'avoir soulagé ! », il répondait :

— Il ne faut pas me remercier, je n'ai rien fait.

— Alors, qui faut-il remercier ?

— Le Ciel !

— Mais c'est vous qui le représentez.

— Je n'ai rien fait que demander pour vous. Quant à vous, Madame, votre malade ira mieux et savez-vous pourquoi ? Parce qu'il a été très bon, parce qu'il a toujours donné de bons conseils, et quoiqu'il ait eu souvent dans le fond de son cœur un levain d'athée, il n'a pas fait part de son opinion personnelle.

Il insiste sur le fait que la guérison vient d'En-Haut, et non de lui, et qu'elle doit être accompagnée d'une régénération morale.

— N'avez-vous pas toujours été soulagés, et y a-t-il quelques

personnes qui ne l'aient été ? Moi, je ne fais rien par moi-même pour vous guérir : je m'adresse au Maître, qui est Dieu. Vous avez vu ici des choses surnaturelles, des miracles. Pour les expériences qui se feront dès aujourd'hui, je vous ferai payer cher. Oh ! je sais bien, vous êtes toujours disposés. Mais ce n'est pas ce paiement-là qu'il me faut. Pour les personnes qui viennent pour la première fois, je leur demande de faire des efforts pour aimer leur prochain comme elles-mêmes. Pour celles qui sont déjà venues, je leur demande aussi d'aimer leur prochain comme elles-mêmes, et ceux qui ne pourront me faire cette promesse ne pourront rester dans cette salle (ce qui ne peut se faire qu'en cas d'expériences ultérieures). Il faut aussi que toutes les personnes qui sont en procès me promettent d'arrêter toutes poursuites, car, je vous le dis, si vous n'êtes pas d'accord en ce monde, il sera très difficile de vous y mettre dans l'autre.

Il recommandait d'éviter les procès qui, disait-il, nourrissent les pieuvres. Il pensait surtout aux pieuvres de l'astral alimentées par nos sentiments de rancune et de haine. Il s'adresse à une dame, dont il sait (pour l'avoir lu dans sa pensée) qu'elle a gagné frauduleusement son procès :

— Dans vos difficultés, n'avez-vous pas toujours senti la protection de Dieu ? Que craignez-vous ? Tout ira comme vous le désirez à une condition. Vous avez un procès que vous avez gagné ?

— Oui, Monsieur Philippe.

— Il ne l'a pas été selon ce qui est juste. Voulez-vous me promettre que vous restituerez aux personnes la somme qui vous a été accordée par le Tribunal ?

— Oui, je le promets !

— En matière de procédure, qui de vous ne tomberait sur son voisin pour gagner son procès ? Bien mieux, quelques-uns appelleraient volontiers de faux témoins. Malheur à ceux-là ! Ceux qui ont été appelés à nous juger ont été appelés par Dieu, quoique leurs jugements ne soient pas toujours justes, puisque l'Homme est injuste.

Comme le Curé d'Ars, qui avait annoncé sa naissance, comme Padre Pio avec lequel il a tant d'analogies, il voyait instantanément l'état mental des gens venus le solliciter.

⁂

Un de ses disciples a écrit : « M. Philippe est parti las, écœuré des hommes. » Il est sûr qu'un jour, il semble découragé. Comme se parlant à lui-même, il murmure en public :

— Je ne sais pourquoi, j'ai beau dire la vérité, on ne me croit pas.

Quelqu'un au fond de la salle ose lancer :

— C'est parce que vous avez dit des mensonges !

Il ne se fâche pas et répond avec modération :

— J'ai dit des mensonges ? Je ne le crois pas ! Ainsi ce Monsieur, surtout lorsqu'il a quelqu'un de malade, vient vers moi et me dit :

« Vous viendrez, n'est-ce pas, voir mon malade. » Je lui réponds : oui ! Et si je n'y vais pas à l'heure indiquée, le malade n'a-t-il pas été soulagé tout de même ? Et toutes les personnes qui sont ici, lorsque j'ai dit que j'irais les voir, n'ont-elles pas été soulagées ? Et quelques-unes même n'ont-elles pas senti ma présence ? Eh bien, je ne peux aller partout à la fois, et je ne vais pas partout avec les pieds...

Autrement dit, il m'arrive d'aller voir les malades en dédoublement. « Je ne vais pas partout avec les pieds », signifie : je vais en certains lieux en corps spirituel.

Philippe avait des paroles très dures pour l'occultisme : « Il peut s'apprendre en trois semaines. Mais ce n'est pas la voie. Ce qui compte, c'est d'observer les trois grands commandements. »

Pour la magie :

— Les écrits qui en traitent sont criminels !

— Ceux qui agissent par la magie manquent à la Charité, car ils violent la Nature.

— N'employer magie, volonté, transplantation du mal sous aucun prétexte.

— Là dedans, quand on se trompe sans le savoir, on paie comme si on savait !

Pour les sociétés secrètes :

— Les Sociétés secrètes ne valent rien. Nous sommes tous frères ; nous devons nous aider et n'avoir point de secret. Tout doit être en lumière.

— Le Martinisme ne doit pas être une Société secrète, ni maçonnique, ni politique, parce qu'il faut obéir aux lois de son pays et il faut que tout soit divulgué.

Philippe Encausse, son filleul, observe que l'Ordre martiniste, fondé par son père en 1888-1891, n'est pas une « société secrète » mais un Ordre initiatique chrétien.

Pour la théosophie :

— Ne pas confondre le procédé théosophique et le don du Ciel. Ne mangez pas les fruits d'apparence si belle, que l'on vous présentera...

Et pour toutes les mancies :

« Vouloir connaître l'avenir c'est manquer de confiance en Dieu. Voilà pourquoi je condamne tous les procédés pour essayer de deviner l'avenir. »

En ce qui concerne le spiritisme, il est plus nuancé et plus compréhensif :

— Chez les spirites, la doctrine est d'aimer l'humanité et de faire le bien, mais ils ont recours pour certains de leurs actes aux communications des morts. Notre religion à nous est de pratiquer la charité et d'agir sans déranger ceux qui sont partis. Quelquefois si vous les appelez, cela peut les troubler beaucoup, car il est impossible qu'ils viennent complètement à vous. Il y a une barrière que

Dieu a mise entre les vivants et les morts, et vous croyez, en les appelant, les voir venir ? Pas du tout. Vous faites pour cela la moitié du chemin, et vous allez à cette barrière. C'est ce qui fait que souvent, après une séance de spiritisme, on est fatigué.

— Des expériences ont été faites où il vous a été montré que la matière pouvait être animée. Les spirites, lorsqu'ils appellent les esprits, peuvent s'adresser aussi bien à des esprits infernaux qu'à de bons esprits.

— En toute chose, il y a quelque chose de bon à prendre. Les spirites font des évocations des âmes de leurs morts et, quelquefois, ce sont d'autres esprits que ceux qu'ils appellent qui viennent se communiquer. Il est dit dans l'Evangile qu'il ne faut pas déranger les morts.

⁂

Mais une terrible épreuve s'apprêtait à fondre sur Philippe : Victoire, sa fille, tomba gravement malade. Elle devait avoir certains dons prophétiques puisque, à l'époque de son mariage, elle annonça à sa mère sa mort prématurée. Les photos sont étrangement révélatrices : Victoire, jeune fille, est souriante et optimiste ; Victoire, jeune femme, apparaît triste, résignée.

Philippe constata, épouvanté, son impuissance ; de même qu'un voyant ne voit rien pour les siens, un guérisseur ne peut rien pour ses proches. C'est une sorte de loi occulte.

A son épouse Jeanne, à son gendre le docteur Lalande (Marc Haven), à sa belle-mère Madame Landar qui le suppliaient de tenter l'impossible, il répétait désespéré :

— Je n'ai aucun pouvoir dès qu'il s'agit des miens. J'ai sacrifié ma fille. Je me suis enlevé le droit de la guérir.

Papus note dans son agenda le 23 août 1904 : « Victoire Philippe (Mme Lalande) est morte presque subitement à l'Arbresle. Philippe avait déjà perdu un fils de sept mois environ. »

La belle, l'intelligente et dévouée Victoire avait quitté ce monde où la retenaient tant de liens d'amour. Son mari, sa mère, sa grand-mère et surtout son père furent atterrés. « Elle est partie pour aplanir le chemin ! » disait-il pour les consoler et se consoler lui-même. La croyance en l'immortalité n'empêche pas le chagrin et les questions terribles, les questions insolubles, qui se résument en celle-ci. Pourquoi elle ? Philippe était frappé à mort : « Je suis un crucifié vivant ! » Quelque chose s'était brisé en lui définitivement, sa douleur ne connaissait aucune rémittence.

Dans la dernière année qui lui restait à vivre, il se rendit plusieurs fois à Paris ; il logeait au 60 boulevard de Clichy, chez les Encausse dont l'amitié le réconforfait.

Cependant, la plupart du temps, il séjournait dans la région lyonnaise.

« En 1905, quelque temps avant son décès, dit la seconde Mme Lalande, j'eus une entrevue avec mon Maître sur la terrasse de l'Arbresle ; il me dit tristement, mais sans aucune angoisse ou crainte de l'inconnu :

— C'est dur quand il faut partir et donner sa vie ailleurs !

Deux ans auparavant, elle l'avait entendu dire à ses disciples lyonnais : « Vous ne me verrez plus, je m'en vais où j'ai à faire ; quelques-uns d'entre vous me verront encore de temps à autre, puis je disparaîtrai. »

« Quelques-uns d'entre vous me verront encore » : Papus à dix-huit reprises fut de ceux-là : le Maître lui apparut notamment le 13 mai 1916 pour lui préciser qu'un envoûtement se tramait contre lui et, le 23 octobre, pour lui annoncer sa mort imminente.

Monsieur Philippe avait payé cher les lumières reçues : mort d'un premier enfant de sept mois, mort de Victoire, sa fille tant aimée, et pour lui une dernière année de lancinantes douleurs physiques et une mort prématurée, alors qu'il considérait la longévité comme un avantage : « Il vaut mieux rester dans cette existence-ci le plus longtemps possible. »

Il ajoutait : « Il ne faut pas désirer la mort. On doit vivre pour ses parents, ses amis, ses semblables. »

Vivre pour ses semblables, c'est bien ce qu'il faisait : rarement une existence fut aussi utile.

Papus note dans son carnet : « Après une affection cardiaque datant de plusieurs années, Philippe tombe malade en janvier 1905. Il est forcé de s'aliter à l'Arbresle. Avant son départ (de Paris), il nous avait prévenus de sa fin prochaine. Nous n'avions pas voulu le croire. »

« Les sept derniers mois de sa vie, dit un autre de ses disciples, M. Philippe supporta des souffrances indicibles. Il y avait des mois qu'il ne pouvait plus se coucher ; chaque fois qu'il voulait s'étendre, c'était un supplice : il passait ses nuits dans un fauteuil. »

Mais il ne se rebellait pas contre les souffrances physiques, n'avait-il pas dit qu'elles font avancer et nous rendent accessibles à celles d'autrui ? « Pour faire un bon soldat, il faut aller au feu. Pour comprendre le mal de votre frère, il faut le ressentir vous-mêmes. »

— Il y a d'autres êtres humains que les apôtres qui ont reçu la lumière. Ainsi Jeanne d'Arc était de ceux-là. Elle a payé cher les lumières reçues. Il en est de même de tous ceux qui ont reçu le Saint-Esprit.

Le 2 août 1905, en sa demeure de l'Arbresle, le crucifié vivant succomba à cette affection cardiaque qui le tourmentait depuis plusieurs années. Il rendit l'esprit à ce Dieu qui le lui avait donné et qu'il avait toujours servi. Il s'en allait muni des sacrements de cette Eglise qu'il n'avait jamais quittée, jamais reniée comme tant d'autres l'avaient fait à son époque. La cérémonie religieuse eut lieu le samedi 5, à Lyon, en l'église Saint-Paul, et le corps fut inhumé auprès de celui de Victoire, au cimetière de Loyasse.

Le faire-part utilise la formule habituelle : ont la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de :

Monsieur Nizier Anthelme PHILIPPE

Aucune cascade de titres ne suit. Il n'était, il ne voulait être ni

grand maître, ni hiérarque, ni archi-mage. Il n'avait pas comme tant d'autres fondé de secte. Il était resté volontairement catholique moyen. Il s'en allait sans bruit en tant que Monsieur Philippe.

Avant de quitter la terre, il passa en corps spirituel sous les fenêtres d'une amie, Mme Knapp. Elle s'écria :

— Ah ! par exemple, vous, Monsieur Philippe ! vous sortez ? Vous êtes donc guéri ? On vous disait au plus mal ! Mais entrez donc ! Vous avez bien cinq minutes pour me raconter ça !

— Non, Marie, je n'ai pas le temps : il faut que j'aille à mon enterrement.

— Oh ! Monsieur Philippe, vous avez de ces plaisanteries...

Stupeur de Marie Knapp quand on vint lui annoncer la mort de Philippe à l'heure même où elle l'avait vu traverser la rue.

Perte cruelle, disent généralement les annonces mortuaires ; jamais l'expression stéréotypée n'avait été plus juste. Perte combien cruelle pour les malades et les infirmes qui voyaient avec lui s'effacer l'espoir de leur guérison.

QUE LA VOLONTE DE DIEU SOIT FAITE, concluait le faire-part d'où le mot résurrection était absent. A moins que sur le terme *volonté de Dieu,* qui recouvre en général les épreuves, les maladies, les deuils, le docteur Lalande, que le rédigea, n'ait mis aussi la nouvelle naissance au monde indestructible et la joie de l'éternel revoir.

Jean PRIEUR

Bien entendu cette étude sur la vie de Monsieur Philippe ne dispense pas de lire ou de relire sa biographie par Philippe Encausse et celle écrite par Alfred Haehl.

J.P.

“COURAGE, MON FRÈRE PHILIPPE...”

par l'abbé JULIO

Ce témoignage méconnu est tiré de *l'Etincelle,* revue « religieuse libérale » de l'abbé Julio, dans le cours d'un récit de voyage qui ressemble à un pèlerinage (1.5.1901, p. 5-6). L'étape lyonnaise eut lieu au 35, rue Tête-d'Or, où Monsieur Philippe donnait habituellement ses séances. (M. Chapas lui succèdera et y donnera sa dernière séance, le 19 novembre 1904.) Marc Haven, ou Emmanuel Lalande, docteur en médecine, couvrait Monsieur Philippe, à qui Papus l'avait présenté et dont il deviendra le gendre.

De l'abbé Julio — Mgr Ernest-Louis Houssay, né le 3 mars 1844 à Cossé-le-Vivien (Mayenne), consacré par Mgr Paolo Miraglia, le 4 décembre 1904, décédé à Vernier, au village d'Aïre (Genève), le 27 septembre 1912, et inhumé, là, dans une concession que Vincent de Langlade a trouvée désaffectée — ; de l'abbé Julio, il n'y a que du bien à dire. Et ce n'est pas parce qu'il est mort, c'est parce qu'il demeure vivant, en Dieu, cela va sans dire, mais encore dans l'aide que nous procurent, outre sa présence spirituelle très efficace, ses livres de liturgie, d'authentique théurgie, et sa vie modèle.

Les prières recueillies par l'abbé Julio sont fameuses ; elles méritent d'être recommandées. Leur service continue et n'est pas près de cesser.

L'exemple de l'abbé Julio, de Mgr Houssay, inspire aujourd'hui encore des disciples et peut aider tout un chacun au discernement des esprits. Vrai prêtre, vrai évêque, vrai pasteur, l'abbé Julio avait été nourri d'Origène, ami de Papus et compagnon d'Albert Jounet sur la voie de l'ésotérisme chrétien. La sanctification des croyants, l'union des chrétiens et la guérison des maladies spirituelles et physiques, tel a été le triple but de l'abbé Julio et de son activité au sein de l'Eglise gallicane, sous diverses dénominations. A quel prêtre, à quelle Eglise ne s'imposerait-il pas ?

L'abbé Julio entretint des rapports cordiaux avec l'Eglise gnostique, et c'est l'un de ses patriarches, Synésius, autrement Fabre des Essarts, qui, après avoir vanté les mérites ecclésiastiques de Mgr Houssay, résume ainsi l'un des aspects essentiels du sacerdoce, selon l'abbé Julio (qui le contredirait contredirait le Nouveau Testament !) : il « magnétisa, surtout pria et guérit ». Or, guérison vaut exorcisme. L'abbé Julio fut un magnétiseur mystique. (Voir des textes commentés dans *l'Autre Monde,* n° 54, novembre 1981).

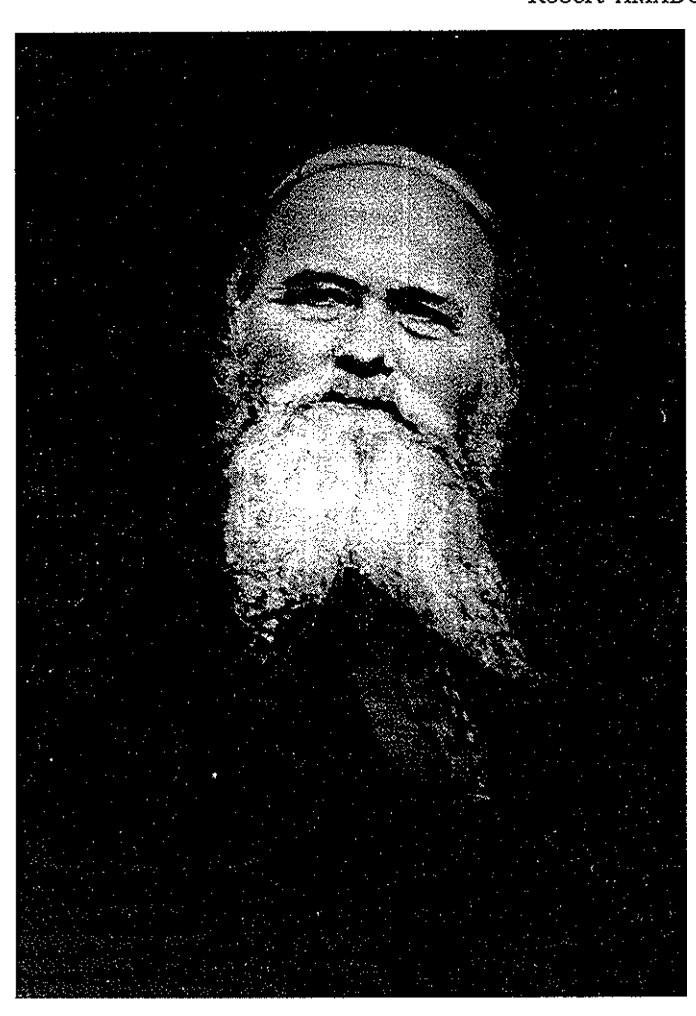
Monsieur Philippe, de Lyon aussi. L'hommage de Julio à Philippe en salue le don, les grâces, la charité, et prévient d'un coup tant l'apothéose que l'outrage. Recevons donc la chaleur et la lumière de la louange la plus experte et la plus autorisée. En nous y associant, reversons-la sur le bon et grand abbé Julio.

« *Il faut avoir* le don, *qui n'est pas de sa volonté, mais de l'Esprit. Il faut développer ce don par la* dignité de vie, *par la* foi, *par la* prière. *Il ne faut rechercher ni sa gloire, ni l'amour des richesses, ni la haine, ni la vengeance, ni le mensonge... Il ne faut jamais,*

sous peine de déchéance et de perte immédiate de tout don, *satisfaire les vaines curiosités, les bas appétits, les rancunes cachées, les ambitions déraisonnées, et toute la collection variée et sans limite de la sottise humaine, à peine encore dégagée de la bête. Il faut un cœur brûlant d'amour pour Dieu et ses frères...* »

Telle est la voie tracée d'avance à ses fidèles, par l'abbé Julio et repérée par Robert Ambelain (1). Le message de Monsieur Philippe n'a pas un autre sens.

Robert AMADOU



L'Abbé JULIO
Portrait conservé dans les archives de l'Eglise gallicane

(1) *L'abbé Julio... Sa vie. Son œuvre. Sa doctrine,* Paris, Vermet, 1981 (1re éd., La Diffusion scientifique, 1962), p. 62.

A Lyon nous sommes allé voir le guérisseur Philippe. Encore un dont on dit pis que pendre, parce qu'il fait du bien : C'est un charlatan ! un faiseur ! un sorcier ! un envoûteur ! un possédé du démon ! que sais-je encore ? tout cela est absolument faux : il prie et guérit au nom de Dieu. Allez donc demander aux centaines, aux milliers de personnes qui se sont trouvées soulagées ou entièrement guéries, si elles maudissent leur guérisseur, si elles s'inquiètent au nom de qui elles sont sauvées : elles souffrent, on leur dit de prier Dieu ; elles prient, elles croient, et la souffrance disparaît.

Mais triples sots du troupeau faussement dévot, voudriez-vous nous faire croire que le diable serait le seul qui ait de la compatissance pour ceux qui souffrent, le seul qui ait la puissance de guérir et de consoler ? Mais à ce compte le diable serait le bon Dieu, ce qui de votre part serait un épouvantable blasphème, ou plutôt un non sens. Le mal ne sera jamais le bien, Dieu seul est bon ; et si Jésus-Christ son divin fils a guéri ici-bas, ses disciples doivent l'imiter. Les pastiches d'où qu'ils viennent seront toujours des supercheries devinables.

Or comme vous, les faux disciples, vous ne guérissez plus, parce que vous n'y croyez pas, votre pouvoir a passé aux laïques : c'est bien fait.

J'ai vu Philippe, j'ai vu l'entrée, les escaliers, les appartements encombrés de malades de tous genres, je l'ai vu humble et tranquille s'en allant à travers les rangs pressés, disant à tous un mot de consolation, je l'ai entendu prier, et je me suis courbé devant lui, reconnaissant qu'il avait l'Esprit de Dieu.

S'il n'avait pas en lui un don extraordinaire, est-ce que les masses courraient vers lui ? est-ce qu'il n'a pas souffert persécution pour la justice ? combien de fois l'a-t-on emprisonné pour le bien qu'il a fait aux autres ? quand il y en a tant qui se promènent fièrement pour le mal qu'ils ont fait ! A l'heure actuelle il se fait assister par le docteur Lalande, son gendre : il est à l'abri, ce n'est pas trop tôt.

Courage, mon frère Philippe, continue de faire le bien, continue de guérir beaucoup sans te lasser jamais, et ne t'inquiète pas des grenouilles coassantes des marais fangeux... j'allais dire religieux.

L'abbé JULIO

LA GUERISON ET LE MAITRE PHILIPPE DE LYON

A notre époque où l'on mesure de plus en plus objectivement les limites de la médecine officielle, la différence entre soigner et guérir apparaît nettement.

En effet, la relation banale médecin-malade se termine nécessairement le plus souvent par l'échange d'une ordonnance contre le paiement d'une consultation, même dans les médecines dites parallèles, et c'est bien normal puisque cette relation reste au niveau purement matériel. A ce niveau, le médecin se contente de soigner un malade.

Mais qu'en est-il lorsque l'on parle de guérison ?

Il semble que le meilleur moyen pour s'en faire une idée est de méditer sur quelques paroles du Maître Philippe que nous avons extraites des principaux ouvrages qui lui ont été consacrés.

D'abord, il est essentiel de souligner que le Maître Philippe a pratiqué en tant que thérapeute la médecine conventionnelle et mis au point quelques remèdes. Il a étudié la Médecine à la Faculté de Médecine de Lyon de novembre 1874 à juillet 1875 et s'il n'a pas été autorisé à s'inscrire pour les certificats suivants et donc s'il n'a pas pu obtenir le diplôme lui permettant d'exercer officiellement la médecine, c'est parce qu'il fut alors dénoncé comme « faisant de la médecine occulte ». N'oublions pas qu'il a obtenu des guérisons dès l'âge de 13 ans. Mais s'il n'a pas obtenu le Doctorat en Médecine dans son pays, il lui fut attribué le Doctorat en Médecine de l'Université de Cincinnati (Ohio - U.S.A.) le 23 octobre 1884, puis il lui fut conféré le diplôme honoraire par l'Académie royale de Médecine de Rome le 12 mai 1886. Aussi, il est amusant de noter que s'il fut condamné à plusieurs reprises en France pour exercice illégal de la médecine (en 1887, 1890, 1892), il s'est plu à raconter le 27 août 1898 que le lendemain de son dernier procès, le procureur qui avait été particulièrement dur avec lui se rendit à son domicile pour lui demander de sauver son enfant que les médecins considéraient comme perdu à cause d'un croup. M. Philippe lui répondit alors tout simplement : « Vous pouvez rentrer chez vous, votre fils est guéri » (1).

En fait, les nombreux cas de guérisons rapportés dans les ouvrages comme ceux d'Alfred Haehl (1) et du Docteur Philippe Encausse (2) témoignent également qu'il pratiquait le plus souvent la médecine spirituelle.

Il est particulièrement intéressant d'étudier comment notre Maître considérait la guérison. Nous l'avons déjà mentionné, dès l'âge de

(1) Vie et paroles du Maître Philippe, par Alfred Haehl. Dervy-Livres (p. 79).

(2) Le Maître Philippe, par le Docteur Philippe Encausse. Editions Traditionnelles.

13 ans, il obtenait par la prière des guérisons dans son village de Savoie.

D'une manière générale, nous allons le voir, sa démarche est assez nettement comparable à celle qui nous est suggérée par la voie Christique et c'est bien pour cela que Papus l'a considéré comme un véritable Martiniste même si le Maître Philippe n'a pas voulu perdre de sa liberté en participant officiellement au groupe fondé par Gérard Encausse. Il a, en effet, toujours refusé d'appartenir à une quelconque société théosophique.

A plusieurs reprises le Maître Philippe nous aide à comprendre comment il conçoit sa propre démarche. En 1889, il souligne que ce n'est pas lui qui guérit mais que c'est Dieu qui accorde la guérison et il indique que déjà « si on avait la foi, on se soulagerait tous les uns les autres » ([3]).

Donc, il est clair que pour lui la guérison est un acte de foi et c'est bien là l'idée essentielle. En 1902, il précise encore : « Il n'y a que le Ciel qui puisse accorder du soulagement » ([4]).

On en déduit qu'il transmet par un acte de foi les forces venues « d'en Haut » et qui vont agir sur le malade.

Par ailleurs, on peut noter que lorsqu'il pratique la guérison, le Maître Philippe « n'agit ni par magnétisme ni par passes » ([5]), il précise le 5-7-1896 : « Je passe devant vous, vous me dites ce que vous avez ; au moment où vous m'expliquez ce que vous ressentez il se passe quelque chose de surnaturel en vous et, si mon âme entend vos paroles, vous êtes guéri sur le champ ». La relation ne se situe donc plus au niveau matériel mais au niveau spirituel.

Et comme l'écrit le Dr Philippe Encausse ([6]) : « Il guérissait les maux les plus invraisemblables et l'effet se produisait immédiatement ; les témoins en demeuraient stupéfaits. Il disait toujours que ce n'était pas lui qui agissait, mais le ciel, ou son Ami auquel il pouvait tout demander ».

Donc, lorsqu'il décide de guérir un malade, le Maître Philippe agit en quelque sorte, comme l'intermédiaire entre le patient et « le Ciel ». Il dit à ce propos : « Moi je ne fais rien par moi-même pour vous guérir ; je m'adresse au Maître qui est Dieu » ([7]). Toutefois, il ne se comporte pas comme un simple « canal » ou un simple transmetteur. Il a bien précisé en effet, « si mon âme entend vos paroles, vous êtes guéri sur le champ ». Il faut donc qu'il ressente nettement la demande pour un malade quelle qu'en soit la formulation (consciente ou inconsciente). On peut, en effet, admettre que la perception par l'âme revient à visualiser entre autres le corps éthérique.

Or, il connaissait bien ce corps puisqu'il en a fait une description : « il y a, entre 1 à 4 centimètres autour du corps, une enveloppe de notre corps. Elle est l'image, la forme vivante du corps. Celui qui a « les mains propres », la conscience libre peut obtenir une guérison

(3) Id. (1) p. 293.
(4) Id. (1) p. 292.
(5) Id. (1) p. 292.
(6) Le Maître Philippe de Lyon - La parole et le geste - Propos commentés par Sri Sevananda. Cariscript Editions, 1984 (p. 184).
(7) Id. (2) p. 271.

en la demandant au Ciel... » (8). Par ailleurs, le corps éthérique qui a une fonction unificatrice est considéré comme le symbole de l'âme et un bon nombre de maladies y prennent leur origine. De plus, on est en droit de penser que le Maître Philippe devait pouvoir visualiser les différentes auras de son patient. Ainsi pour lui, donner le diagnostic était immédiat, et il lui devenait facile de faire pénétrer au niveau du corps physique les forces qu'il qualifiait lui-même de « surnaturelles ».

Il a tout de même précisé également que « l'âme qui possède la lumière peut, en s'approchant d'un malade, le soulager, car le mal a horreur de la lumière et fuit instantanément. Alors vous pourrez même défendre au mal de revenir. C'est bien simple » (9). Les termes employés pour expliquer sa manière de guérir peuvent faire sourire à notre époque. Il faut bien reconnaître qu'il n'est pas aisé de s'exprimer plus simplement sur un tel sujet sans équivoque et il serait illusoire et même dangereux d'utiliser des termes scientifiques. En effet, ils seraient nécessairement inadaptés et donc criticables. Mais cette autre citation du Maître Philippe laisse supposer toutefois qu'il avait une connaissance assez précise des énergies qui étaient en jeu. N'a-t-il pas prophétisé quand il a dit : « d'ici vingt ans on pourra guérir les malades en projetant sur leurs corps des rayons lumineux de couleurs différentes sur chaque partie appropriée du corps. Ainsi le vert peut avoir une action dans le cas de coliques hépatiques » (10). A notre époque, si la colorothérapie ne fait pas partie évidente de l'arsenal thérapeutique classique, elle est de plus en plus étudiée, elle s'avère particulièrement efficace et même dangereuse dans des mains inexpertes. Mais ne peut-on voir aussi dans cette prophétie, l'annonce des traitements modernes comme la radiothérapie, les infra-rouges, les ultra-violets et même les rayons laser ?

Pour reprendre la question du paiement de l'acte soulevé dès le premier paragraphe, on peut se demander quel prix on doit payer une telle guérison. Car finalement puisqu'il y a échange, il faut bien que le malade participe d'une manière ou d'une autre à sa guérison. Et là de nouvelles notions fondamentales apparaissent. Nous avons déjà vu l'importance de l'acte de foi, c'était celui du guérisseur. Mais il n'est jamais demandé à un consultant avant tout acte de guérison de montrer qu'il a la foi. Par contre, le Maître Philippe insiste pour dire que « toute guérison se paie par soi-même ou volontairement, par autrui se substituant à nous » (11). « Elle peut s'obtenir : 1° En faisant promettre quelque chose au malade ; 2° En donnant l'absolution complète quand on a qualité pour le faire... » (12).

Cette dernière citation laisse supposer toutefois que nos maux au niveau physique résultent de nos fautes sur les plans supérieurs puisqu'il est question d'absolution.

La guérison consiste alors à prendre conscience des déséquilibres existant entre les différents corps et à les réharmoniser. Mais il faut aussi comprendre qu'une guérison est en quelque sorte un traitement

(8) Id. (2) p. 286.
(9) Id. (2) p. 272.
(10) Id. (2) p. 272.
(11) Id. (2) p. 273.
(12) Id. (2) p. 271.

efficace à long terme. Donc il convient d'éliminer définitivement la cause du mal. Pour ce faire, il paraît indispensable qu'une prise en compte de cette cause soit envisagée par le malade une fois guéri pour éviter toute récidive. Mais finalement, ce dernier n'a plus les moyens d'analyser efficacement les déséquilibres qui s'étaient marqués dans son corps physique, aussi le Maître Philippe demande-t-il simplement de garder ouvert le canal de la guérison en nous proposant l'étude de la voie Christique. C'est ce qu'il exprime à plusieurs reprises et de différentes manières, en particulier quand il dit : « Pour les expériences qui se feront dès aujourd'hui, je vous ferai payer cher. Oh je sais bien, vous êtes toujours très disposés. Mais ce n'est pas ce payement-là qu'il me faut. Pour les personnes qui viennent pour la première fois, je leur demande de faire des efforts pour aimer leur prochain comme elles-mêmes. Pour celles qui sont déjà venues, je leur demande d'aimer leur prochain comme elles-mêmes, et ceux qui ne pourront me faire cette promesse ne pourront rester dans cette salle. Il faut aussi que toutes les personnes qui sont en procès me promettent d'arrêter toutes poursuites, car, je vous le dis, si vous n'êtes pas d'accord dans ce monde, il sera très difficile de vous y mettre dans l'autre » ([13]). Cette vérité n'est pas seulement d'ordre spirituel, mais aussi d'ordre psychologique, car l'être humain ne peut trouver son épanouissement en restant enfermé en lui-même. Il faut donc aimer les autres comme on s'aime soi-même... Malheureusement souvent, on ne s'aime pas soi-même, ou très mal et la méfiance envers autrui révèle une énorme méfiance envers soi-même, de même que le rejet d'autrui provient du rejet de soi-même... c'est donc à une véritable rééducation que nous invite le Maître Philippe... pour ne pas dire, tout simplement, à la réintégration telle que la conçoit le Martinisme.

Il apparaît là encore cette notion fondamentale d'équilibre entre le niveau matériel et le niveau spirituel (ou entre le physique et le mental) d'où découle la nécessité de trouver un niveau intermédiaire ou voie du milieu.

Voilà bien là une belle manière d'enseigner la voie Christique par l'étude de la guérison. Ainsi en découvrant la voie du cœur, on peut véritablement réaliser et maintenir un équilibre harmonieux entre le plan mental et le plan physique. Et, bien plus lorsque cette voie ou cet intermédiaire existe, on peut d'une part se guérir soi-même, et d'autre part indiquer aux autres comment envisager la guérison sans oublier que « pour être exaucé, il ne faut avoir rancune contre quiconque et aimer son prochain comme soi-même » ([14])... en apprenant à s'aimer soi-même, ...justement en aimant autrui.

Ne retrouvons-nous pas là l'essence même du Martinisme, telle qu'on le découvre à travers les thèmes de Louis-Claude de Saint-Martin et que Papus a développés ensuite. Ainsi, le fondateur du Martinisme considère que « le véritable ésotérisme est la science des adaptations cardiaques ». Cette voie est médiatrice et implique un échange entre celui qui donne et celui qui reçoit. Mais il faut tout de même au départ une demande pour que l'échange soit envisageable, bien qu'il ne soit pas nécessaire que le malade soit lui-même le demandeur. Le Maître Philippe précise en effet : « Les charlatans, lorsqu'ils traitent leurs malades demandent toujours leur

(13) Id. (2) p. 271.
(14) Id. (2) p. 271.

confiance. C'est inutile. Ayez seulement un peu de confiance en Dieu, et les maladies les plus graves seront enrayées. Faites du bien, et surtout, comme l'a dit l'Evangile, que votre main droite ignore toujours ce que fait la gauche » ([15]). Voilà encore exprimé un des principes du Martinisme qui nous enseigne que le meilleur moyen de lutter contre le mal est de ne chercher qu'à faire le bien.

Sans prétendre « annexer » la pensée si riche du Maître Philippe, nous pouvons à juste titre le considérer comme un de nos Maîtres Passés, lui qui nous enseigne, à travers son œuvre de guérison, le chemin de la voie cardiaque et qui répétait : « le ciel est dans ton cœur... ».

SEVE et SCHAYMES

(15) Id. (2) p. 272.

Philippe Encausse et Monsieur Philippe

par Serge CAILLET

A moins de manquer à la vérité, non moins qu'à la justice, nul ne peut parler des prodiges, des enseignements, des guérisons de Monsieur Philippe sans évoquer aussi le souvenir de son filleul devant Dieu, et nul ne peut penser au filleul sans se souvenir du parrain spirituel. L'un et l'autre devant l'Eternel sont désormais liés dans ce dialogue incessant qui a nom la communion des justes.

D'emblée, rien n'est moins déplacé que de rendre en ce lieu un juste hommage au Dr Philippe Encausse, et à son parrain, son guide posthume, Nizier Anthelme Philippe, « Monsieur Philippe » comme on dit souvent, « le maître Philippe », ainsi que préférait le nommer son filleul, marquant ainsi un attachement, une piété qu'on aurait tort de croire idolâtrie. Hommage donc au Dr Philippe Encausse, qui quitta son corps le 22 juillet 1984, pour rejoindre celui dont il lui revient d'avoir dressé le plus fidèle et le plus touchant des portraits, et ceux dans l'intimité desquels il n'avait jamais cessé de vivre, aux côtés de son père Papus.

Aussi faut-il d'entrée renvoyer une fois pour toutes au maître-livre que le Dr Philippe Encausse consacra à ce « thaumaturge et " Homme de Dieu " », dont la neuvième et dernière édition, revue et augmentée, a été justement couronnée par l'Académie française, en 1982 (1).

Fils de Papus, à qui Robert Amadou a bien eu raison de rappeler jadis que nous sommes tous redevables (2), filleul de Monsieur Philippe, le Dr Philippe Encausse, dont il fallait d'abord saluer la mémoire, avait bien mérité de sa double filiation temporelle-spirituelle. Au vrai, qui mieux que lui aurait pu nous parler de ce guide dans l'intimité spirituelle duquel il vécut, ainsi qu'en la compagnie toute invisible et très naturelle au fond, de Papus, auquel il se devait de consacrer un autre très bon livre ?

Après le baptême, célébré en présence de quelques fidèles par Robert Amadou, d'une petite fille dont Philippe Encausse était justement le parrain, il me souvient avoir entendu ce néo-compagnon de la hiérophanie rappeler pour la énième fois son propre parrainage par Monsieur Philippe, et évoquer, avec quelle humilité ! avec quelle simplicité ! le souvenir de ces deux guides d'antan : Papus et Philippe. S'il en parlait si bien, c'est-à-dire si simplement (alors que tant d'autres cultivent l'idolâtrie et entretiennent de faux mystères), c'est que leur présence lui était chaque jour plus familière, une présence du cœur où se tournait un regard incapable désormais de scruter

(1) Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe, de Lyon, thaumaturge et « Homme de Dieu », ses prodiges, ses guérisons, ses enseignements,* nouvelle et neuvième édition revue et augmentée de documents inédits. Couronné, en mai 1982 par l'Académie Française, Paris, Ed. Traditionnelles, 1982.

(2) Robert Amadou, préface à Dr Philippe Encausse, *Papus. Le « Balzac de l'occultisme »*, Paris, Belfond, 1979.

la lumière extérieure. Philippe Encausse, intime de Papus et de Monsieur Philippe, combien pourraient l'attester ! Et quelle leçon c'était pour un apprenti-gnostique !

Sur Monsieur Philippe, le Dr Philippe Encausse n'a-t-il pas tout dit ? Il a, en tout cas, dit l'essentiel ; il a produit quantité de témoignages, de documents puisés aux meilleures sources, il a témoigné lui-même et a parlé du cœur, parlé vrai. Tâchons donc à marcher dans son sillage.

Combien doivent en effet aux écrits, aux paroles du Dr Philippe Encausse d'avoir à leur tour découvert, fréquenté, aimé le personnage de Monsieur Philippe, que Papus avait d'abord sorti de l'ombre, avant que son fils n'en répande la pensée ?

Les paroles, les idées, les pensées de Monsieur Philippe, Papus devenu son disciple très fervent, les avait recueillies dans un gros manuscrit qui revint par héritage au Dr Philippe Encausse qui l'utilisa très largement dans la seconde partie du livre par lui consacré à son parrain. Cette édition du manuscrit de Papus n'en respecte pas toujours l'ordre et en donne un texte partiel, quelque peu modifié dans ses expressions. Elle y adjoint enfin des citations de Philippe recueillies par d'autres témoins. Il serait très déplacé d'en faire grief au Dr Philippe Encausse dont la pédagogie visait surtout à instruire le cœur, non point à faire œuvre d'historien. Une édition fidèle à la lettre du texte, intégrale il va de soi, n'en était pas moins nécessaire, dont la tâche nous fut confiée, en 1986. La voici menée à bien ([3]).

***

Le personnage de Monsieur Philippe peut fasciner, et il s'avère qu'il fascine beaucoup de cherchants. Il est bien capable aussi de mener droit à l'égarement dans lequel il faut bien dire que certains sont en effet tombés. Le Dr Philippe Encausse côtoyait de ces égarés, et il les aimait. Mais il n'allait pas, par exemple, jusqu'à partager leur conviction d'un « maître Philippe » qui aurait été je ne sais qu'elle réincarnation de Jésus-Christ, lequel se serait auparavant réincarné en Cagliostro, que Philippe en effet semblait tenir en grande estime. Contre cette conviction, apparue de son vivant, Philippe ne manqua pas de protester, comme ne manquent pas de protester aujourd'hui d'aucuns de ses plus fidèles disciples.

Voyez, à ce sujet, la mise au point, courte mais suffisante, de Robert Deparis, dans un article très recommandable : « L'application de l'Evangile en l'Homme : " Le Maître Philippe " » ([4]).

Qui fut, qui est Monsieur Philippe ? A cette question maintes fois soulevée, des réponses diverses ont été apportées. Parmi celles-ci,

---

(3) Robert Amadou, exécuteur testamentaire du legs Philippe Encausse à la Bibliothèque municipale de Lyon (voir *L'Initiation*, 1986, n° 2 et 3) nous proposa en effet de préparer pour l'édition deux manuscrits du legs dont nous souhaitions par ailleurs publier un autre manuscrit (voir *L'Initiation*, 1986, n° 4, p. 190). La tâche est aujourd'hui pratiquement achevée.

(4) Robert Deparis, « L'Application de l'Evangile en l'Homme : " Le Maître Philippe " », *L'Initiation*, 1985, n° 4, pp. 174-180.

nous importent extrêmement les avis des compagnons du microcosme de l'occultisme, aux environs de 1900. Il faudra bien sûr recueillir l'opinion de Papus, et s'y attarder. Mais voici d'abord celle de Victor-Emile Michelet, grand sondeur de cœurs devant l'Eternel : « Au vrai, Philippe semble avoir été un excellent homme, d'un esprit fort ordinaire, mais doué d'authentiques pouvoirs de guérisseur et de visionnaire » ([5]). Tels propos pourraient sans doute paraître blasphématoires à d'aucuns qui ne manqueront pas de faire remarquer que Michelet ne rencontra jamais Philippe. Oserais-je avouer qu'à l'avis de Michelet, je souscris moi-même pleinement ?

Robert Deparis a eu raison aussi de souligner que Monsieur Philippe était un homme, ramenant ainsi à de justes mesures certain enthousiasme assez démesuré. Cet homme donc, que Philippe Encausse, mais aussi Alfred Haehl, ou le Dr Edouard Bertholet, nous ont appris à aimer et à respecter ; cet homme avait, n'en doutons pas, le cœur grand. Il fit, il donna beaucoup à autrui. Et il fit le meilleur usage de l'aisance matérielle que lui avait apporté un mariage d'amour.

« Esprit fort ordinaire », dans la bouche de Michelet, signifie sans doute que Philippe n'avait rien d'un intellectuel, à la Saint-Yves d'Alveydre, par exemple, que Papus rappelons-le nommait son « maître intellectuel » tandis qu'il aimait à reconnaître en Philippe son « maître spirituel ». L'esprit fort ordinaire — car il ne me semble ni déraisonnable, ni sacrilège de se ranger à l'avis de Michelet —, l'homme simple qu'était Monsieur Philippe a pourtant séduit ce maître de gnose qu'était Marc Haven, plus tard devenu son gendre, et dont il faut rappeler ici la mise en garde à Philippe Encausse, dans une lettre de 1925 : « Pour vous expliquer Maître Philippe, cher ami, il faudrait des semaines de communion mentale avant d'arriver à pouvoir vous donner une lueur » ([6]).

Grand guérisseur de corps, Philippe est apparu à quelques-uns des meilleurs occultistes français, comme étant aussi, et peut-être surtout, un guérisseur d'âmes. Marc Haven en fut bouleversé, comme en fut bouleversé son excellent confrère en médecine Papus, et leur ami commun Sédir. Voilà qui doit nous inciter à réfléchir.

Habitués aux systèmes les plus complexes, experts dans l'étude des grands anciens remis au jour, affiliés à tant de sociétés initiatiques, tout pleins de magie, de kabbale, d'astrologie, de sciences occultes, ces restaurateurs de l'ésotérisme en Occident, pour qui le magique, le psychique, le phénoménal n'avaient plus guère de secrets, se sont ralliés à la simplicité de Philippe, se sont convertis à son message. Ils ont, pour beaucoup, entendu l'appel du Christ à travers les paroles et les actes de cet homme aux allures de bon bourgeois.

Philippe messager du Christ, Philippe dispensateur de l'Evangile, telle aura été, au fond, l'immense mérite à mes yeux, la tâche consciente ou inconsciente de cet homme qui porta la paix du Christ

---

(5) Victor-Emile Michelet, *Les compagnons de la hiérophanie, Souvenir du mouvement hermétiste à la fin du XIX*e *siècle,* nouvelle éd. en fac-similé, Nice, Bélisane, 1977, p. 101.

(6) Fac-similé de cette lettre *in* Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe..., op. cit.*, pp. 49-50.

au sein du petit monde de l'occulte restauré, prêt à la recevoir. A juger l'arbre à ses fruits, l'on constate l'apport immense de Monsieur Philippe, de sa mission accomplie. La terre avait été bien labourée, il vint y porter le grain du semeur. Fort belle fut la moisson.

Serge CAILLET

Le Groupement "Les Amis de Maître Philippe"

Au mois d'avril 1976, je rencontrais notre très regretté Frère, le docteur Philippe Encausse et je lui faisais part de mon désir de regrouper dans une union des cœurs des fidèles admirateurs ou disciples de Monsieur Philippe, le Maître spirituel de Papus.

Il m'y encourageait immédiatement et m'apportait son concours précieux et sans réserve. Ainsi naquit le Groupement « *Les Amis de Maître Philippe* », qui a le désir d'honorer sa mémoire, de s'inspirer de ses enseignements et de les mettre au service de leurs frères humains, en inconnus et en silence.

Après le départ du Maître, en 1905, des fidèles se rassemblaient le jour des Rameaux, à 14 heures, autour de Monsieur Chapas. Nous avons voulu, en toute humilité, reprendre ce témoignage de gratitude et d'affection en nous rassemblant devant sa tombe le Dimanche des Rameaux de chaque année, à 14 heures.

Jusqu'en 1984, année de son « départ », notre bon frère Philippe Encausse nous fit, chaque année, l'amitié de se joindre à nous.

Ecrire à Pierre RISPAL
DOMBRAS - 55150 DAMVILLERS

Comment j'ai été amenée à lire le merveilleux livre de Philippe Encausse

A la suite d'un congrès en 1956 à Paris, auquel nous étions invités, mon mari et moi, nous connûmes le Swami Sri Sévananda, venu du Brésil où il résidait, pour présider ce congrès.

De retour dans ce pays, il nous invita à venir le voir sur le paquebot des Chargeurs Réunis en partance du Havre.

Pendant deux bonnes heures, nous eûmes une conversation très enrichissante et, entre autre, il nous posa cette question :

« Où en êtes-vous de vos études spirituelles ? »

Notre réponse : « Nous n'avons rien commencé ».

« J'aime mieux cela, dit-il. Vous allez débuter par lire le livre de Philippe Encausse « Le Maître Philippe de Lyon » ».

Dans les jours qui suivirent nous nous sommes procuré ce livre, et je fus aussitôt conquise par cet ouvrage. Les enseignements qu'il contient sont précis et chacun peut y trouver ce dont il a besoin pour suivre la Voie qu'il indique. Les souvenirs restent présents comme des objets précieux.

A la page 98 de la Revue « Initiation » (Juillet-Août-Septembre 1984), j'admire le portrait de Philippe, son regard et son sourire, tous peuvent les reconnaître et les garder en mémoire.

Emu par les écrits de Sévananda sur le Maître Philippe, il a voulu lui rendre hommage en publiant un livre sur des commentaires puis des anecdotes, recueillis par des disciples du Maître vivant près de lui à Lyon.

Quand nous avons connu Philippe Encausse et sa charmante épouse, Jacqueline, notre amitié s'est développée au cours de nos visites à Paris dans leur appartement où nous étions reçus et où le temps passait très vite.

Philippe nous invitait à nous asseoir sur le fauteuil du Maître et là nous serions restés des heures, de même dans l'Oratoire, où des présences se faisaient sentir.

Il y eut aussi d'autres grands disciples comme Sédir, Haehl, etc..., nous ayant donné tout ce qu'ils ont recueillis, nous offrant ainsi l'immense plaisir de lire leurs Œuvres.

En vivant dans son intimité, avec Jacqueline, j'ai pu avoir une confirmation de leur gentillesse ; le petit restaurant tout près de leur domicile, où nous sommes allés plusieurs fois ensemble, nous permettait de prolonger nos rencontres, toujours trop courtes.

Pour moi, n'ayant rien lu dans cette forme spirituelle, tout a été une découverte et je garderai au cœur la grande joie d'avoir pu recevoir de si beaux « joyaux » impossibles à imaginer avant de lire les Enseignements du Maître Philippe.

Ma reconnaissance est grande d'avoir connu des personnes donnant une valeur à l'Amour du prochain. C'est la seule Voie à suivre.

Quand on a le bonheur de faire une rencontre transformant notre vie, tout se groupe autour du désir de vivre au mieux ce qui se rapporte à cet Amour, après en avoir compris le sens profond et essayer de le vivre.

Philippe dont l'intelligence était grande, voyait de suite « qui » était devant lui, et Jacqueline également, recevait spontanément les amis pour le plus grand plaisir de son affectueux époux.

Je n'oublierai pas le temps passé avec lui, pour pouvoir écrire les textes du livre où sont reproduits les commentaires de Sévananda sur le Maître Philippe.

Je garde aussi la photo où nous sommes pris, Philippe, Jacqueline et moi, dans leur salle à manger devant le portrait de Papus, quelque temps avant son « départ ». C'est un beau souvenir reflétant son regard et son sourire naturels et si vrais.

Un grand événement aussi : le Pèlerinage fait par mon mari et moi en 1956, au cimetière de Loyasse sur le Tombeau du Maître, et plus tard, avec les Martinistes de Lyon.

La Tombe est toujours fleurie par les fidèles du Maître, ayant appris aussi que Dieu permet à des Envoyés de vivre un temps plus ou moins long pour que d'autres reçoivent les paroles développant l'intelligence du cœur, « plus haute » que l'intelligence intellectuelle.

Chacun reçoit ce qu'il doit savoir et Philippe dépassait de beaucoup les possibilités habituellement reçues.

Comme aussi j'ai un petit flacon que m'a offert Philippe, dans lequel le Maître plaçait les pilules de longue vie. C'est un objet précieux pour moi.

Nous avions rendez-vous le 7 juillet 1984 pour revoir une dernière fois le livre en cours, mais Philippe était hospitalisé.

Je suis allé le voir le 21 juillet. Il est « parti » le 22 juillet 1984.

Il est difficile de traduire le chagrin ressenti par tous en le conduisant à sa dernière demeure. L'émotion fut très grande.

Merci chère Jacqueline de continuer l'œuvre comme l'aurait aimé ton cher époux.

Emilienne OLPHAND

Nous rappelons que le dépositaire officiel de notre revue est :
EDITIONS TRADITIONNELLES, 11, quai Saint-Michel, 75005 PARIS
Tél. 43 54 03 32

Par ailleurs, il nous est agréable d'indiquer ci-dessous les noms et adresses de libraires auprès desquels il sera désormais possible de souscrire un abonnement.

PARIS
Librairie du GRAAL
15, rue J.-J. Rousseau
75001 PARIS
Tél. 42 36 07 60

LA TABLE D'EMERAUDE
21, rue de la Huchette
75005 PARIS
Tél. 43 54 90 96

LIBRAIRIE DES EDITIONS ROSICRUCIENNES
199, rue Saint-Martin
75003 PARIS

PAU
LIBRAIRIE-PAPETERIE DES HALLES
1, rue de la République
64000 PAU
Tél. 59 27 26 21

TOULON
LE VERSEAU
12, place des Trois Dauphins
(en face du buste de Raimu)
83000 TOULON
Tél. 94 93 18 85

TOULOUSE
L'INCUNABLE
16, rue Nazareth
31000 TOULOUSE
Tél. 61 52 78 39

CLERMONT-FERRAND
Jean ROME
7, rue des Gras
63000 CLERMONT-FERRAND
Tél. 73 91 62 55

LIBRAIRIE RECTO-VERSEAU
10, rue du Port
63000 CLERMONT-FERRAND
Tél. 73 90 84 65

SAINT-ETIENNE
LA CHRYSOPEE
35, rue de la République
42000 SAINT-ETIENNE
Tél. 77 33 95 22

Toutes ces librairies proposent un grand choix d'ouvrages ésotériques anciens et nouveaux

Toutes ces librairies proposent un grand choix d'ouvrages ésotériques anciens et nouveaux.

Numéros épuisés : 1953 (N° 2). — 1955 (N° 1). — 1956 (N°s 1-3-4). — 1957 (N°s 1-2-3-4). — 1958 (N°s 1-3-4). — 1959 (N°s 1-2-3-4). — 1960 (N° 4). — 1961 (N° 1). — 1962 (N°s 1-2). — 1965 (N° 1). — 1967 (N° 2). — 1968 (N°s 1-2). — 1970 (N°s 1-3). — 1971 (N° 1). — 1972 (N° 1). — 1973 (N°s 1-2) — 1974 (N° 1). — 1975 (N° 1). — 1980 (N°s 1-2). 1985 (4). — 1986 (4). — 1987 (4), soit 134 numéros.

Nombre de numéros de la nouvelle série : 1953 (6). — 1954 (4). — 1955 (4). — 1956 (3). — 1957 (2). — 1958 (2). — 1959 (2). — 1960 (4). — 1961 (4). — 1962 (4). — 1963 (4). — 1964 (4) — 1965 (4). — 1966 (4) — 1967 (3). — 1968 (4). — 1969 (4). — 1970 (4). — 1971 (4) — 1972 (4). — 1973 (4). — 1974 (4). — 1975 (4). — 1976 (4) — 1977 (4) - 1978 (4). — 1979 (4). — 1980 (4). — 1981 (4). — 1982 (4). — 1983 (4). — 1984 (4.). — 1985 (4) soit 126 numéros.

⁘ **Le Ministère de l'Homme-Esprit**, l'un des plus célèbres et des plus rares ouvrages de Louis-Claude de SAINT-MARTIN, a été reproduit intégralement dans les numéros suivants de l'INITIATION : 1954 (2-3-4). — 1955 (1-4). — 1956 (2-3-4). — 1957 (1). — 1960 (4). — 1961 (2-4) — 1962 (4). — 1964 (3). — 1965 (3-4). — 1966 (1-2-3).

* * *

● **Tarot : Les « Arcanes majeurs » (22 Lames)** ont été étudiés par Suzy VANDEVEN (Reims) dans les numéros suivants : 1969 (1-2-3-4). — 1970 (1-2-3-4). — 1971 (1-2-3-4). — 1972 (1-2-4). — 1973 (2).

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 35 F

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)
Réveillée en 1953 par le Docteur Philippe ENCAUSSE
Directeur : Michel LEGER
Rédacteur en Chef : **Yves-Fred BOISSET**
(Nouvelle série — 1953)

BULLETIN D'ABONNEMENT 1989

à recopier ou photocopier et à envoyer rempli et signé à
Revue l'INITIATION
6, rue Jean-Bouveri - 9 100 BOULOGNE-BILLANCOURT
Compte Chèques Postaux : PARIS 8 288-40 U

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de un an **(Janvier à Décembre)**, à dater du premier numéro de l'année en cours, à

L'Initiation

je vous remets | en espèces ; mandat ; chèque *(bancaire ou postal)* | la somme de ....

(Rayer les mentions inutiles)

1989	France pli ouvert	**120 F**
	pli fermé	**140 F**
	CEE - DOM - TOM	**180 F**
	Etranger (par avion)	**210 F**

Abonnement de soutien .... **280 F**
Au choix pli ouvert — pli fermé (rayer la mention inutile)

Nom .... *Prénom* ....

Adresse ....

....

Le .... 19..........

Signature,

(1) Règlement à effectuer en francs français, payables dans une succursale de banque française

(*) La revue est trimestrielle, soit 4 numéros par an.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 35 F

LE BILLET DE L'ADMINISTRATEUR

Je suis très contente d'être « ADMINISTRATEUR », cela me virilise !

Mais ce poste, infiniment responsable, m'oblige à vous présenter quelques réflexions :

Vous avez remarqué que le prix de l'abonnement 1989 à notre chère Revue n'augmentera pas, à l'exception des envois « étranger par avion » qui sont très lourds pour le budget que je gère. D'autant plus que, fort souvent, les abonnés de ce type changent d'adresse sans le signaler et, bien sûr, réclament, d'où nouvel envoi et frais supplémentaires.

C'est vrai aussi pour les autres abonnés : **Tout changement d'adresse doit être immédiatement signalé à l'Administration**, comme vous le faites obligatoirement pour le téléphone, les impôts, la sécurité sociale, les assurances, etc...

Par ailleurs, j'ai observé que les abonnements groupés des Martinistes fournissaient des adresses de leurs membres parfois périmées. Il est nécessaire, au cours d'une réunion, que le secrétaire du groupe s'assure des adresses de chacun de leurs membres avant d'envoyer le chèque global. Ce sera plus efficace pour tout le monde.

De plus, j'ai ouï-dire que **tous les Martinistes ne sont pas abonnés à la Revue**. Vous avouerez que c'est un peu scandaleux !

Cette Revue a été créée par Papus et reprise par Philippe Encausse, dans le but de prolonger ou de provoquer les travaux faits dans les Groupes, souvent fort intéressants et qui témoignent d'une véritable recherche.

Nous maintenons la Tradition par certains « pivots » : nos excellents rédacteurs habituels : Henry Bac, Robert Amadou, Serge Hutin, Marcus, J.P. Bayard et, aujourd'hui Jean Prieur, d'autres encore, non moins compétents.

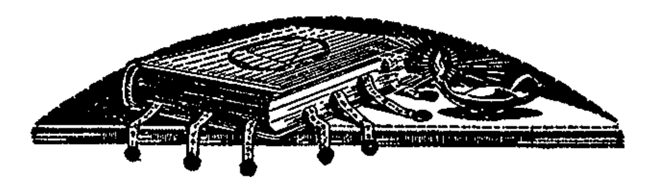
Nous accueillons aussi les écrits d'un petit nombre de jeunes mystiques pour conserver à l'Ordre Martiniste par la Revue, l'orientation que Philippe Encausse lui avait donnée, reprise par notre actuel et excellent Président, Emilio Lorenzo, c'est-à-dire « Le Message du Christ », Message d'Amour, pas le plus simple, mais le seul Vrai...

Il y a un autre devoir pour les Martinistes, répandre autour de nous nos idées, nos convictions, notre Foi et notre Amour, pour le bien de tous.

J'ai confiance et sais que je serai entendue et comprise.

A tous les abonnés, mes fraternelles amitiés,

J. ENCAUSSE



Les Livres...

• **Sans peur et sans reproches** (Se délivrer de la peur grâce au Pardon), par le docteur Gérald JAMPOLSKI (aux Editions Soleil, 3, route de Sous-Moulin, CH, 1225, Chêne-Bourg, Genève - 1988 - 224 pages - 88 F (24 F suisses) (Tél. : 022.49.24.70).

Je profite de ce n° 3 - 1988 de l'Initiation, consacré au Message du Christ, repris par Monsieur Philippe au XIXe siècle, vécu intensément par Philippe Encausse et quelques autres, au XXe siècle, pour vous parler de cet ouvrage d'un auteur résolument moderne qui s'exprime en termes simples et directs, après avoir fait la synthèse du Message.

De même que Monsieur Philippe qui disait couramment : « Essayez pendant trois jours de ne pas penser ni dire du mal des autres »..., l'auteur, sans jamais citer le Maître, nous dit qu'il faut d'abord combattre notre « EGO » afin de réduire nos « peurs » dont il est la source et d'accepter l'Amour avec un grand A, afin qu'il n'y ait pas de confusion dans notre esprit.

Notre EGO recèle, en secret, toutes nos peurs, nos humiliations, souffrances du passé. Il faut leur tourner résolument le dos, le mot-clef est PARDONNER sincèrement, et d'abord se PARDONNER à soi-même.

Ce n'est pas facile. J'ai toujours dit que le Message du Christ, message d'Amour semblait simple et ne l'était pas, dans la pratique, mais c'est essentiel et efficace.

La Prière-clef, le Pater noster, que je dis encore par vieille habitude d'enfance, en vouvoiement, comporte un paragraphe important : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés »...

C'est profondément vrai. La route s'aplanit devant nous et l'approche des « autres » est facilitée. On ne cherche plus à être aimé, mais on aime d'abord. L'auteur dit aussi que « donner, c'est recevoir ».

Il m'est arrivé de penser qu'un « vrai sourire » à autrui, fut-ce un inconnu, était le commencement de notre changement intérieur. C'est un peu superficiel, mais le pardon intérieur vient après...

Notre modèle actuel, proche de nous, Philippe Encausse, a vécu, dès sa prime jeunesse, et se développant au cours des années, ce sentiment profond d'Amour du prochain, oubliant son Ego, et pardonnant sans cesse, ce qui ne veut pas dire qu'il ignorait ou ne comprenait pas la démarche, parfois perverse, méchante, cruelle d'autrui. Il n'était pas dupe de certains, il était parfaitement lucide, mais avait tout prêt le cœur chaud pour rassurer et gagner à la cause du Bien.

Ce livre, qui semble un best-seller à l'américaine, dépourvu de poésie — comme l'étaient les ouvrages des Guides du passé — est une conception moderne, simple, à l'usage de ceux qui croient à une Puissance Supérieure bénéfique, qu'ils appellent Dieu, à défaut d'une

appellation plus générale, pour qualifier le plan d'action de l'AMOUR...

Toutes les Religions nous y préparent. Les temps sont changés, quittons l'Ancien Testament, rude et cruel, pour adhérer au Nouveau.

Les Prophètes de l'Amour furent nombreux, suivons-les, que nous soyons musulmans, bouddhistes, chrétiens... Le Message est valable pour tous, jusqu'aux « penseurs libres » qui bientôt le ressentiront, dans leur dénuement et leur tristesse, leur manque...

Je recommande la lecture de ce petit livre, qui m'a remuée et que je souhaite faire connaître à tous ceux qui désirent sincèrement évoluer, en se débarrassant de leurs concepts égocentristes, douloureux et profondément inutiles...

De plus, il n'est pas cher !!!

Jacqueline ENCAUSSE

• **Les Symboles** (Editions du Félin, 10, rue de la Vacquerie, 75011 Paris - 1988 - 69 F pièce).

Nous avons reçu 4 exemplaires d'une Collection « Les Symboles » dirigée par Michel RANDOM.

L'ARBRE, par Charles Hirsch.

LE LOTUS, par Louis Frédéric.

LE DRAGON, par D. Béresniak et M. Random.

L'ŒUF, par Constantin Amariu.

Chacun de ces petits ouvrages est abondamment illustré en couleur, de photos bien choisies pour faire comprendre le texte des auteurs au travers de toutes les civilisations sans exception et le surréalisme y est aussi représenté.

Livres de collection, dignes de figurer dans une bibliothèque de chercheur esthète.

Recommandé.

J. ENCAUSSE

• **Nostradamus et l'Alchimie,** par Serge HUTIN (aux Editions du Rocher, 28, rue Comte-Félix-Gastaldi, Monaco - 1988 - 85 F).

Enfin, l'écrivain ésotériste Serge Hutin sort de sa réserve et publie sa dernière étude sur Nostradamus, le voyant mystérieux dont les Centuries provoquent depuis longtemps la curiosité inquiète des lecteurs.

Serge Hutin établit avec bonheur et justifie sa pensée en cet ouvrage, l'hypothèse que le prophète de Salon-de-Provence possédait des secrets anciens sur l'Alchimie, entre autres Sciences dites maudites.

Possédant un français parfait, ce livre sérieux se lit facilement, tout en nous instruisant, ce qui appartient en propre à Serge Hutin.

J. ENCAUSSE

• **Israël, terre sacrée d'initiation,** par Michel COQUET (Ed. Arista/ l'or du temps - Juillet 1988 - 204 p. - 80 FF).

L'auteur présente lui-même cet ouvrage comme étant un guide « des lieux où se déroula une partie de l'Ancien Testament et celle du Nouveau ». C'est en effet sur cette terre alors chargée de mysticisme que Jésus apparut et œuvra dans le sens que l'on sait. Les Chrétiens ne peuvent rester insensibles aux événements qui s'y déroulèrent voilà à présent presque deux mille ans et avoir su replacé l'histoire de la vie du Fils de Dieu dans son cadre géographique et spirituel constitue le grand mérite et l'intérêt certain de ce livre qui répond bien au vœu que forme Michel Coquet qui est « de faire mieux connaître au visiteur la beauté de ce merveilleux pays, tout en invitant le pèlerin à pénétrer au cœur même de sa nature divine ».

Y.-F. B.

• **...manger cette pâque...** Entretiens avec le prêtre Younane, par Antoine ABI ACAR. Préface de Charles Hélou (aux Editions Cariscript, 6 et 8, square Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, 75004 Paris - 1988 - 89 F).

C'est en « vrai » mystique qu'Antoine Abi Acar vit sa messe journalière et la joie profonde qu'il en retire, il nous la communique avec

des mots simples. En faisant ce petit livre, il nous **donne** ce qu'il **reçoit...** Il n'est pas avare de sa Foi et de son Amour. Il répand sa réelle illumination sur ceux qui le lisent...

L'Illumination est joie pure.

A posséder sur sa table de chevet et à consulter dès que la tristesse, l'angoisse ou même le doute, nous tourmentent.

J. ENCAUSSE

Je rappelle : la parution en 1984 :

• **Eliphas Levi, sa vie, son œuvre, ses pensées,** par Christiane BUISSET (aux Editions de La Maisnie, 76, rue Claude-Bernard, 75005 Paris).

Une biographie intelligente et très précise de la vie du grand occultiste du 19e siècle, qu'admirait beaucoup Papus, Eliphas Levi.

Christiane Buisset est, elle aussi une admiratrice passionnée d'Eliphas Levi dont elle possède tous les ouvrages, quelques manuscrits et une infinité de documents.

Grande Astrologue, elle étudie la vie du sage, Maison astrologique par Maison astrologique, en suivant les règles de la domification.

A se procurer, s'il n'est pas épuisé.

J. ENCAUSSE

LE FONDS Z

Les manuscrits réservés du Philosophe inconnu

FZ I ET FZ II ENFIN PARUS !

Les textes relatifs à la magie des élus coëns — tant proprement maçonniques (FZ I) que proprement théurgiques (FZ II) — viennent de paraître in extenso, accompagnés de divers autres documents.

Cette première édition, qu'on pourrait dire pré-originale, a été tirée à un petit nombre d'exemplaires, pour quelques amateurs, quelques martinistes.

Afin de satisfaire, toutefois, le désir d'amateurs et de martinistes inconnus, un exemplaire a été déposé à la Bibliothèque nationale de Paris, un autre à la bibliothèque de la Sorbonne, un troisième à la Bibliothèque municipale de Lyon, où ils sont communicables, sur demande, aux lecteurs.

Cette édition, comme en général l'édition du fonds Z, est publiée avec l'accord exclusif et contractuel des propriétaires de ce fonds et de plusieurs fonds connexes dont certaines pièces sont jointes. Le copyright en appartient aux éditions Cariscript, le soin à Robert Amadou.

Une édition courante de FZ I et de FZ II est en cours de fabrication.

⁂

TROIS INEDITS DE SAINT-MARTIN PUBLIES

Un exemplaire de l'édition pré-originale de trois importants ouvrages inédits de Saint-Martin a été déposé dans les bibliothèques publiques suivantes :

Pensées sur les sciences naturelles, Bibliothèque nationale.

Traité des formes, Bibliothèque nationale.

Mon livre vert, Bibliothèque municipale de Lyon.

Un ami du Christ : Jean-Marie VIANNEY (Curé d'Ars)

Parmi l'infinie diversité de ceux et celles pour qui le Christ est le vrai maître et ami de leur vie intérieure, on distingue : ceux qui au cours de leur existence ont changé de vie, se sont convertis. Pour eux, il y a un « avant » et un « après » à partir de la « rencontre » comme Saint François, d'Assise, le Père Charles de Foucault, Sédir, etc...

Et il y a ceux qui arrivent et se maintiennent avec une constante sainteté au cours de toute leur vie : Thérèse Martin, de Lisieux ; Bernadette Soubirous, de Lourdes ; Nizier Philippe, de Lyon, etc... Cette pureté innée leur venant non d'une élection arbitraire de Dieu, mais d'une évolution spirituelle antérieure déjà avancée.

Jean-Marie Vianney fut l'un de ces derniers.

Enfin, il y a tous ceux qui cherchent dans la nuit et le brouillard, où ces Amis de Dieu sont d'authentiques reflets de l'éternelle et divine Lumière ; représentants de Celui qu'ils ont rencontré, reconnu, aimé et suivi pour qu'à notre tour nous soyons touchés par la Personne du Christ-Ressuscité.

« Après un labeur colossal, poursuivi à travers toutes sortes de persécutions et de souffrances corporelles, exténué par des fatigues écrasantes et de douloureuses maladies, le Curé d'Ars meurt le 4 août 1859, à l'âge de 73 ans » (Sédir).

Jean-Marie Vianney, saint patron de tous les prêtres, arrive en ce monde porteur de l'authentique sacerdoce de l'Amour et du Don de soi pour tous ses frères en humanité. Qui ne se sens pas profondément touché, ému, apaisé, par le bon regard transparent du prêtre, son sourire angélique d'une infinie tendresse, sa miséricorde surabondante source du vrai pardon, son amour réalisé en actes ?

Jean-Marie nous montre l'aspect pratique de la mystique chrétienne : toute une vie ou la motivation de l'acte est l'amour fraternel au Nom de son maître et ami Jésus-Christ. Ici, pas de « transports extatiques », mais un cœur, une existence, branchés sur l'Amour, où on aime et... on reçoit des coups : « Ces violences n'étaient jamais plus insupportables que lorsque le lendemain devait arriver un grand pécheur ou éclater un grand miracle. »

Comme le visible, l'invisible, de qui le premier dépend, a ses lois : ainsi il faut payer les victoires spirituelles comme ici nous payons nos achats. Sur le plan physique, nous le faisons avec la « monnaie de César », dans le plan spirituel, avec la « monnaie du Christ » (dévouement, pardon des offenses, souffrances et sacrifices librement acceptés).

Jean-Marie Vianney était en permanence branché sur la personne du Christ, comme nous, nous sommes le plus souvent branchés sur nous-mêmes. Il disait : « Pour le monde, il semble qu'il n'y a pas de Dieu ; pour l'homme conduit par l'Esprit, il semble qu'il n'y a pas de monde ».

C'est à un enfant berger, Antoine Givre, rencontré en chemin lorsqu'il arrivait pour la première fois à Ars que Jean-Marie dira :

« Tu m'as montré le chemin d'Ars, je te montrerai le chemin du Ciel. »

Dans ce village, il marcha droit, tous les jours d'une vie au service des plus humbles, des plus défavorisés, mission dont il s'avouait le plus indigne, le plus incapable. Ainsi, à plusieurs reprises il a fui ou tenté de fuir, désirant se retirer chez les Trappistes. Mais le Ciel, qui conduit souvent ceux qu'il aime à rebrousse-poil, lui a envoyé des centaines de milliers de gens. Et par cet Ami de Dieu, qui se savait et se disait « rien », la Présence vivante et agissante du Christ s'est manifestée au secours des peines et des souffrances des hommes.

Dieu seul par son Fils, le Verbe-Jésus, guérit directement, soit par l'intercession des Anges, des Saints, ou de ses Amis en mission parmi nous. Le bon curé, homme originaire de la campagne, plein de bon sens, d'équilibre et d'humilité, avait installé dans son église une chapelle consacrée à Sainte Philomène et conviait tous les pèlerins, d'aller la remercier pour les grâces obtenues ! On imagine le succès et aussi l'humour du saint prêtre !

La maman de Nizier Philippe était allée trouver le saint curé d'Ars, qui lui avait dit qu'elle aurait un fils qui serait très élevé spirituellement.

Il y a aussi l'anecdote suivante, rapportée par le docteur Philippe Encausse [1] :

Une mère était venue chez le curé d'Ars pour demander la guérison de son enfant atteint de paralysie. Le saint homme examina le petit et déclara qu'il y aurait possibilité de faire cesser l'extension de la maladie mais non de le guérir tout au moins présentement. Et il ajouta : plus tard vous aurez à faire à un jeune homme qui guérira votre enfant...

Ultérieurement cette maman fut mise en rapport avec Monsieur Philippe et le miracle eut lieu. Les béquilles furent déposées à Fourvière, en ex-voto.

Le Saint curé savait que le relais des Missionnés du Ciel serait pris, par celui qu'il avait rencontré, dès le sein de sa mère. Ainsi, les deux Hommes de Dieu ont soulagé, guéri et conduit des hommes de bonne volonté à la rencontre du Christ-Vivant. Tout deux sont très chers à mon cœur.

Sur les routes où Dieu les invite et les envoie, ils poursuivent, connus ou inconnus, l'universelle mission des témoins de l'Amour, afin que dans les cœurs des hommes blessés, rejetés, souffrants et ceux des êtres assoiffés d'Amour et de Paix naisse l'espérance en la Vie qui vient de Dieu.

Jean-Louis BRU

Pour ceux qui désirent approfondir la vie de Jean-Marie Vianney, voici deux bons ouvrages récents :

— Jean-Marie Vianney - Curé d'Ars - Vie authentique, par Mgr. René Fourrey. Editions Desclée de Brower - Xavier Mappus, 1981.

— Les Tentations du Curé d'Ars, de Maurice Périsset. Editions du Rocher, 1982.

---

(1) Le Maître Philippe, de Lyon, Thaumaturge et « Homme de Dieu ». Editions Traditionnelles, 1985.

LA BIBLIOTHEQUE DE L'ORDRE MARTINISTE

« Je prierai Dieu avec amour, disait Saint-Martin, mais je le prierai aussi avec intelligence. » Pour acquérir cette intelligence, les livres sont d'un secours précieux, et souvent indispensable. Le F ::: martiniste, la S ::: martiniste doivent s'instruire *et la Bibliothèque de prêt de l'Ordre Martiniste leur en offre les moyens. Ils y trouveront des ouvrages et des revues traitant de toutes les branches de l'Occultisme, de l'Esotérisme et du Spiritualisme. Négliger cette source de connaissance serait, de leur part, une erreur ; ...*

Le Président : Philippe ENCAUSSE

Le texte ci-dessus est extrait d'un encart publié dans la revue « L'Initiation » par le Dr. Philippe Encausse au numéro 3 de 1960.

Après maintes péripéties et déménagements, voilà que la bibliothèque est à nouveau ouverte aux Martinistes munis de la carte de membre de l'Ordre avec la vignette de l'année en cours qui voudront se rendre aux permanences assurées par notre dévoué et érudit bibliophile le F:: Ferdinand Bondu. Celui-ci pourra les aider dans le choix des livres qu'ils souhaiteraient emprunter, les guidant ainsi dans un dédale feuillu où l'on s'égare facilement.

La bibliothèque sera ouverte, de septembre à juillet, le premier samedi de 15 h à 18 h et le troisième mercredi de 18 h 15 à 19 h 15.

E.L.

ORDRE MARTINISTE

Nous rappelons aux membres de l'Ordre Martiniste que la **cotisation** pour l'année 1989 (de janvier à décembre) reste inchangée, soit **220 F** pour l'année. La cotisation est due à partir du 1er janvier. La présentation de la carte de membre revêtue de la vignette de l'année en cours, est nécessaire pour participer aux activités organisée par l'Ordre Martiniste. Je suis en mesure de vous envoyer dès à présent la vignette pour 1989.

Adresse : 1, rue Paul Delaroche, 75116 Paris.

La Trésorière : Eliane MAHEUT

ORDRE MARTINISTE

Entre nous...

JOURNEES PAPUS 1988

Après la rentrée, notre rendez-vous annuel est à l'ordre du jour. Les « journées Papus » que nous attendions tous auront lieu cette année à Paris les 22 et 23 octobre. Deux manifestations matérialisent cette commémoration :

— une cérémonie volontairement dépouillée permet de nous retrouver au Père Lachaise autour de la tombe de notre cher « Papus », le docteur Gérard Encausse, fondateur de l'Ordre Martiniste, et de son fils le docteur Philippe Encausse. Vous trouverez ci-après les indications précises vous permettant de vous rendre au Père Lachaise, où ils reposent ;

— un banquet réunit les amis de Papus, ses disciples et admirateurs autour d'une table.

Voici quelques détails concernant le « Banquet Papus ». Après deux années d'essai, nous avons pu mesurer combien bienfaisant était de passer le « Banquet Papus » du soir à midi. Le fils de « Papus » avait toujours été de l'avis de consacrer ce dimanche-là entièrement à la mémoire de son père, mais des contraintes imposées par le restaurateur nous avaient obligés à le tenir le soir du samedi. Nous sommes heureux de renouer ainsi avec la tradition que Philippe avait souhaitée et établie. Le Banquet Papus aura donc lieu le dimanche 23 octobre 1988 à partir de 12 h 30 à la Maison de la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, 75005 Paris (métro « Maubert-Mutualité » ou « Jussieu »). Le prix du repas est de 160 F. En voici le menu :

Pomponette de saumon à la russe, Civet de porc dijonnaise, Lazagnes à l'italienne, Plateau de fromages, Fruits rafraîchis, Café. Le tout accompagné d'un Sauvignon de Touraine et d'un Corbières. Un menu végétarien pourra remplacer le menu proposé, pourvu que la demande en soit faite au moment de poster votre inscription au banquet.

Nous aurons de la place et tout le temps pour accueillir nos amis écrivains qui pourront dédicacer leurs plus récents ouvrages. Pour renforcer l'ambiance d'amitié et de fraternité, nous aurons comme toujours notre tombola. Oui, la tombola est à nous car elle est destinée à prendre en charge les couverts d' « amis » de Papus et de son fils Philippe qui autrement n'auraient pas la possibilité d'être des nôtres. Nous acceptons tous les lots, même les plus modestes pourvu qu'ils soient en bon état et... drôles autant que possible. Bien sûr, des livres que vous aurez déjà lu et qui seraient en consonance avec l'esprit de ce jour-là seraient les bienvenus. Vous pouvez les envoyer ou les apporter le jour même. Seulement faites-le nous savoir d'avance. Tous les lots seront gagnants.

Merci d'avance pour votre présence, soit au Père Lachaise soit au banquet Papus. Si vous ne pouvez pas nous rejoindre physiquement, ayez une pensée de joie vers 10 h 15 ce même dimanche. Elle rencontrera ceux qui, au même moment, seront réunis autour de Papus et de son fils.

Emilio LORENZO

"JOURNÉES PAPUS 1988"

Elles se dérouleront de la façon suivante :

Le samedi 22 octobre à 17 h, réunion rituelle, réservée aux membres actifs de l'Ordre Martiniste dans les locaux siège de l'Ordre : 5-7, rue de la Chapelle, 75018 Paris, face à la station de métro « Marx Dormoy ».

Le dimanche 23 octobre à 10 h, nous nous retrouverons devant la porte d'entrée « Gambetta » du cimetière du Père Lachaise (la station de métro la plus proche est « Gambetta »). Nous rendrons hommage au docteur Gérard Encausse « Papus » et à son fils, le docteur Philippe Encausse, qui repose à ses côtés.

A 12 h 30, à la maison de la Mutualité, 24, rue Saint-Victor, 75005 Paris (métro « Maubert-Mutualité » ou « Jussieu ») aura lieu le traditionnel « Banquet Papus » regroupant ceux et celles attachés à l'œuvre et à la mémoire de ce grand vulgarisateur de l'ésotérisme, travailleur infatigable.

Pour tout renseignement complémentaire, s'adresser à : Emilio ou Maria Lorenzo, 3, rue de la Gruerie, 91190 Gif-sur-Yvette (Tél. 69 07 44 21 entre 10 h et 21 h).

Emilio LORENZO

La tombe de Gérard ENCAUSSE «PAPUS» au Père Lachaise

La tombe de Papus est — comme celle du Maître Philippe, à Lyon — toujours fleurie.

A la demande de nombreux admirateurs de Papus, nous donnons ci-après quelques indications permettant de trouver facilement cette tombe dans l'immense cimetière du Père-Lachaise :

Descendre au métro « Gambetta » et entrer par la porte « Gambetta » (avenue du Père-Lachaise). Une fois la porte franchie, tourner à gauche et suivre la grande allée. A l'intersection des 89ᵉ et 93ᵉ divisions, tourner à *droite* et remonter l'allée centrale en comptant 32 tombes (*à main gauche*). Passer entre la 32ᵉ tombe (famille Aubert) et la 33ᵉ (famille Beauvais), suivre la petite allée et l'on trouvera la tombe de Papus, *à main droite*, à la 38ᵉ tombe.

Philippe ENCAUSSE